

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VIII.

No. 5.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 7 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 1er FEVRIER 1877

Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit en accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

SOMMAIRE

La littérature canadienne. — Le nouveau ministre. — Mélanges d'histoire et de littérature, par T. B. Bédard. — Causerie. — Nos gravures : Exercice des enfants des écoles pour leur apprendre à se sauver en cas d'incendie ; Attaque d'une diligence de la malle par des Indiens ; Le gouvernement de Québec durant la vacance ; La galerie des costumes de guerre aux Invalides. — Histoire de Grand Monde, par Victor Charbuliez (suite). — Entre amis, par J. Levoisin. — Lettres parisiennes : De la toilette, par Th. B. de la Guierche. — A propos d'une version grecque. — Un avertissement du saint Office, par Luigi, alias Alexis Pelletier, prêtre. — Nécrologie : M. Narcisse Faucher de St. Maurice. — Nouvelles diverses. — Poésie : La guerre au bon Dieu, par Bathild Bonniol. — Nos sommes au bal, par Saint-Germain. — Les Echees. — Le jeu de Dames.

GRAVURES : *Douce far niente* : Le gouvernement de Québec durant la vacance ; La charité et le courage militaire, figures destinées à un monument qui doit être érigé à Nantes, au général Lamoricière ; Attaque d'une diligence par des Indiens ; Musée d'artillerie : la nouvelle collection des costumes militaires français, de Charlemagne à Louis XV ; Entrées : Fête de campagne d'hiver de l'armée russe ; New-York : Exercice des enfants des écoles pour leur apprendre à se sauver en cas d'incendie.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

Lorsque nous parlions, il y a quelques jours, de nos littérateurs, nous ne connaissions pas les travaux de quelques-uns d'entre eux. On nous saura gré de réparer notre omission.

M. Joseph Marmette prépare un roman historique sur les premiers temps de la colonie française. Il se propose de nous montrer Champlain posant les assises de la nationalité française et veillant avec énergie sur son œuvre. Le jeune écrivain, qui a peint avec tant d'énergie le tableau des luttes héroïques de la Nouvelle-France, saura, nous en sommes sûr, faire ressortir comme elle le mérite cette grande figure de Champlain qui domine les premiers temps de notre histoire.

* *

M. LeMoine, notre infatigable chercheur qui vit, par ses travaux d'érudition, moins dans le présent que dans le passé du Canada auquel il a arraché tous ses secrets, prépare un nouveau volume de notes historiques. Elles verront le jour au mois de mai prochain. M. LeMoine est un de nos plus féconds écrivains : sa plume facile a déjà donné huit volumes à la littérature canadienne.

De tous nos littérateurs, M. LeMoine est celui qui, ce semble, doit éprouver le plus de plaisir à écrire. Les hommes de lettres connaissent la charmante retraite

qu'il habite, au-delà des Plaines d'Abraham, auprès de *Spencer Wood*. Perdue au milieu des bois, *Spencer Grange*, sa résidence, offre tout ce qu'un historien canadien et un naturaliste puissent désirer. Il n'y a pas à chercher l'inspiration, elle doit le poursuivre. Il a écrit l'histoire des oiseaux au milieu des bosquets dont ils ont fait leur asile. Lorsqu'il parle des fleurs, il les voit dérouler leurs brillants tapis sous ses yeux. S'il parle de notre passé historique, il n'a qu'à évoquer le souvenir de nos grands hommes sur le théâtre même de leurs exploits. Nous avons passé de charmants quarts d'heure à *Spencer Grange*, dans ses beaux jardins anglais, ses serres magnifiques, et nous nous en souvenons avec plaisir.

* *

M. Joseph Tassé réunit en un volume ses *Canadiens de l'Ouest*. M. Tassé s'est dévoué à une œuvre nationale en révélant à la génération actuelle, les noms et les travaux de ces Canadiens qui sont allés déployer le drapeau de la civilisation dans l'Ouest.

Comme on le voit, nos écrivains ne sont pas oisifs ; ils travaillent à qui mieux mieux pour enrichir nos annales ou notre littérature d'imagination. Au public de récompenser leurs travaux.

LE NOUVEAU MINISTRE

M. Charles Pantaléon Pelletier, député de Kamouraska aux Communes, a été appelé à remplacer M. Letellier dans le cabinet fédéral. M. Pelletier a reçu le portefeuille de ministre de l'Agriculture.

M. Pelletier, le nouveau ministre, est un avocat qui occupe une belle position au barreau de Québec, position qui est égale à l'estime dans laquelle le tiennent ses confrères et ses connaissances. Le nouveau ministre est un de ces hommes devant lesquels les obstacles les plus insurmontables s'abaissent d'eux-mêmes devant leur pas. En peu d'années, il a obtenu tous les succès que peut ambitionner un homme politique. Il est arrivé ministre à un âge où l'on débute à peine dans la vie publique en France et plusieurs autres pays.

Le nouveau ministre vient d'atteindre sa quarantième année ; il est né le 22 janvier 1837. Lui offrir un portefeuille à l'époque actuelle, c'était on ne peut mieux fêter l'anniversaire de sa naissance. M. Pelletier descend de l'une des plus anciennes familles de Québec, qu'on pourrait appeler les familles souches de notre province, tellement leurs ramifications sont étendues, tellement elle sont poussées au loin leurs branches vigoureuses. M. Pelletier a fait ses études classiques à Sainte-Anne, et ses études de droit à l'Université Laval.

C'est en 1867 que M. Pelletier affronta, pour la première fois, les dangers de la vie publique. Il posa sa candidature contre celle de M. Chapais, alors ministre des Travaux Publics ; c'était s'attaquer à forte partie. La lutte fut terrible et entraîna des désordres ; ni l'un ni l'autre des candidats ne fut déclaré élu. En 1869, M. Pelletier entra de nouveau en campagne, cette fois contre M. Routhier, et la victoire passa du côté de M. Pelletier, qui devint député de Kamouraska aux Communes. En 1873, alors que le double-

mandat existait encore, une vacance s'étant produite dans une des divisions de Québec, la division Ouest, M. Pelletier y posa sa candidature et fut élu. A l'abolition du double-mandat, M. Pelletier opta pour le parlement fédéral, où il n'a cessé d'occuper le même siège.

Au physique, M. Pelletier est de haute taille et possède une de ces physionomies heureuses qui provoquent la sympathie. Il a l'air d'un gentleman et les manières d'un homme de grand ton.

M. Pelletier va diriger un département très-important, dont ressort tout ce qui a trait à l'émigration, aux statistiques et un peu à l'agriculture. Pour terminer cette courte esquisse biographique, nous rappellerons le mot d'un des prédécesseurs de M. Pelletier, D'Arcy McGee. Un jour, qu'on lui demandait en Chambre pourquoi tel document qu'il avait dû préparer n'avait pas été soumis à la Chambre, McGee, assez paresseux et dans tous les cas plus occupé de littérature que de la besogne de son ministère, désarma son interlocuteur de l'opposition d'alors en répliquant "qu'il avait été tellement occupé, en sa qualité de ministre de l'Agriculture, à faire pousser de bonnes et abondantes moissons, qu'il n'avait pas eu le temps de préparer son rapport."

Nous espérons pouvoir publier le portrait du nouveau ministre dans notre prochaine feuille.

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PAR BENJAMIN SULTE

L'histoire plait, de quelque manière qu'elle soit écrite.

En prenant pour ses *Mélanges* cette épigraphe empruntée à Pliny le jeune, M. Sulte nous laisse entendre que si, dans ses écrits, il se complait parfois à laisser libre carrière à son imagination, ses travaux de prédilection sont pour l'histoire de notre pays, cette mine inépuisable où il y a tant encore à exploiter.

En effet, si nos grands historiens, Garneau et Ferland, ont écrit à grands traits les faits généraux de l'histoire du Canada, il reste à dégager bien des parties qui demanderaient à être mieux connues, à faire ressortir telle administration, à mettre en évidence tel et tel personnage qui ont joué un rôle marquant dans le gouvernement civil, la carrière militaire ou les affaires religieuses, surtout dans les premiers temps de la colonie ; c'est à quoi se sont employés, et avec succès, plusieurs de nos écrivains, parmi lesquels M. Sulte semble vouloir se ranger.

Disons de suite que M. Sulte a toutes les aptitudes nécessaires à ce genre de travail. Il a étudié, on le sait, avec une grande attention les ouvrages de ceux qui ont écrit sur notre pays à son origine ; Jacques Cartier, Charlevoix, Sagard, Champlain, les relations des jésuites, etc., etc., lui sont familiers. Doué d'une mémoire excellente, quand il traite un sujet il sait compléter par un écrivain ce qui fait défaut dans un autre, et par d'heureuses transitions il arrive à faire un travail d'ensemble qui ne laisse rien à désirer.

La première de ces livraisons contient *La caverne de Wakefield*, *Pontgrivé* et *Une chasse à l'ours*.

Six ou sept grottes ont déjà été découvertes et explorées dans la grande chaîne

des Laurentides, mais celle de Wakefield, située à sept lieues d'Ottawa, ne l'a été que depuis quelques années, et est inconnue du monde entier, dit l'auteur, sauf par un petit cercle de citoyens de la capitale. Je n'analyserai pas la description que M. Sulte nous en donne ; je laisse aux lecteurs le plaisir de la lire en entier dans les *Mélanges* ; mais je puis dire qu'il déploie dans cet écrit des connaissances géologiques peu communes. Quand on a lu la *caverne de Wakefield*, il nous reste un désir ardent d'aller visiter (ce qui n'est pas à la portée de tous) cette merveille de la nature ; c'est le plus bel éloge que je puisse en faire.

Pontgrivé est une étude soignée et complète sur ce personnage que l'auteur a choisi de préférence, parce que, dit-il, il a été plus longtemps en compagnie de Champlain, et qu'il lui semble avoir eu plus que les autres ce sentiment particulier d'amour du nouveau pays qui est devenu la patrie canadienne.

Une chasse à l'ours est une fantaisie bien inventée, pleine de verve et d'entrain.

Mais pourquoi porter moi-même un jugement sur cette première partie des *Mélanges*, quand j'ai devant moi celui d'un écrivain distingué, ami des Canadiens ? Voici, en effet, ce que M. Rameau, l'auteur de la *France aux colonies*, écrivait à M. Sulte :

"J'ai été d'autant plus sensible à la lecture du charmant petit volume, que l'histoire de *Pontgrivé* me replaçait au milieu des études auxquelles je mets la dernière main en ce moment sur l'histoire des Acadiens, dans laquelle *Pontgrivé* joua un instant un certain rôle, comme vous le signalez ; aussi puis-je vous assurer que je viens de passer une bien bonne soirée en votre compagnie et celle de ces graves personnages d'un temps passé, au milieu desquels mon esprit ne pénètre jamais sans émotion.

"Quand j'eus fini ce récit, je me repris à la description de la caverne, qui m'a charmé ; c'est de la bonne facture, plein de brio et d'entrain, et je me propose de la relire un soir avec quelques amis pour la satisfaction générale, en couronnant la soirée par cette plaisante et vive farce de l'ours évaporé....."

"Vos récits sont charmants, pleins d'une délicatesse et d'un fini qui me prouvent que, Dieu merci, nos Canadiens ne s'américanisent pas trop ; car vous savez que les Américains, vos voisins, ne brillent pas par excès de finesse et d'atticisme....."

Au reste, M. Rameau n'est pas le seul écrivain français qui sache apprécier les écrits de M. Sulte. Ce dernier s'est mis en rapport avec quelques autres Français qui ont conservé pour notre pays un bon souvenir. Parmi eux se trouve M. Gabriel Gravier, historien, de Rouen. M. Gravier n'a pu oublier qu'un grand nombre des premiers colons étaient normands comme lui ; c'est un des rares écrivains français qui étudient notre histoire et portent intérêt au Canada. Cet homme distingué, membre de plusieurs sociétés savantes, trouve qu'il (le premier volume des *Mélanges*) est écrit très-purement, dans un langage qui rappelle les grands jours de la littérature française, et il continue :

"On voit que vous avez conservé le culte des classiques et que vous savez appliquer les sages règles établies par les bons auteurs. Ecrire purement le français

n'est pas chose commune en France, et vous avez bien du mérite, chers compatriotes du Canada, quand vous conservez ainsi, au milieu des étrangers, le culte de la langue et du génie de la France."

Ces jugements, aussi flatteurs qu'ils sont bien mérités, ne mettent fort à l'aise; je me dispenserai donc de parler des écrits contenus dans les trois autres livraisons, qui ne le cèdent en rien à la première par l'intérêt et par le style. La lecture de ces petits volumes a même inspiré à un des 40 immortels, M. Xavier Marmier, le désir de revoir le Canada qu'il a visité dans sa jeunesse; "mais la loi sévère du vieil âge, écrit-il à l'auteur, m'en empêche."

Ce serait sans doute une grande présomption de ma part de porter, après d'aussi remarquables autorités, un jugement sur ces écrits; le lecteur trouvera plus convenable, et moi aussi, de s'en rapporter à l'opinion que les graves écrivains que je viens de citer ont émise.

Maintenant, avant de terminer, s'il m'était permis de donner un conseil à M. Sulte, je lui dirais: Concentrez autant que possible vos travaux sur les premiers temps de la colonie qui est devenue notre patrie; faites ressortir les grandes figures de notre histoire; racontez ses époques les plus émouvantes; tirez de l'obscurité ceux qui, sans être au premier rang, ont, par des actions d'éclat, illustré nos champs de bataille ou les bûchers du sacrifice. Tenez, par exemple, les martyrs de la foi, en Canada, ont eu des poètes pour les chanter, mais ils n'ont pas eu d'historiens; pourquoi ne raconteriez-vous pas leurs travaux, leurs souffrances et leur mort? Dernièrement, je lisais, dans une revue anglaise, le récit des tortures infligées aux PP. Lallemand et Breboef; et bien, ce récit arrachait des cris de compassion à un écrivain protestant. Nos héroïnes valeureuses, les dames de Verchères et quelques autres, offriraient aussi un beau sujet à vos études, et Champlain, que vous semblez tant aimer, n'a pas encore d'historien, excepté lui-même.

Je termine en citant, pour l'appliquer aux premiers temps de notre histoire, ce que l'illustre comte de Montalembert a dit du 13ème siècle, dans son admirable introduction à la *Vie de Sainte Elizabeth de Hongrie*:

"On a senti depuis longtemps, écrivait le savant auteur des *Mœurs d'Occident*, que l'histoire, même purement profane, d'une ère si importante pour les destinées de l'humanité (disons du Canada), ne peut que gagner en profondeur et en exactitude par les recherches particulières qui porteraient sur les objets des plus ferventes croyances et des plus chères affections des hommes de ce temps."

T. B. BÉDARD.

Québec, janvier 1877.

CAUSERIE

Il nous semble que c'était hier que nous vous souhaitions la bonne année, et déjà nous sommes loin du jour des étrennes et des bons souhaits. La carnaval tire presque à sa fin et nous entrevoyons déjà les austérités du carême. Si, par le passé, la sainte quarantaine paraissait rigoureuse au sortir des bruyants plaisirs du carnaval, cette année, le carême devra être comparativement doux, le carnaval ayant eu des airs des temps de pénitence. Les fêtes de Noël, du jour de l'an ont passé presque inaperçues. Les visites du jour de l'an ont sensiblement diminué en nombre, au moins à Montréal. Cela se comprend. Amusez-vous donc au milieu de la misère qui fait partout des victimes! Soyez donc gais, aimables, lorsqu'on sort du bal vous êtes exposé à apprendre la banqueroute de vos amis, banqueroute qui vous atteint par contre-coup. Du reste, dans des crises comme celles que nous traversons, les bals nous paraissent dépechés; ce n'est pas lorsque nos semblables n'eurent de faim qu'il conviendrait de s'aban donner à la joie.

A propos de visite du jour de l'an, on trouve qu'elles diminuent sensiblement d'une année à l'autre. Passé la trentaine, les hommes ne font plus que les visites de

rigueur. D'un autre côté, les dames ne reçoivent que très-peu; sur trente portes auxquelles vous frappez, c'est à peine si dix s'ouvrent. Il s'est formé à Montréal un cercle de messieurs qui veulent simplifier les choses. Ils se proposent, à l'avenir, de substituer à la visite à domicile la carte de visite expédiée par la poste. Ils ne visiteraient que les intimes. C'est ce qui se pratique maintenant dans toutes les grandes villes.

* *

Nous disions que cette année la crise commerciale fait échec au carnaval. Ce n'est pas juste absolument. Il y a eu par-ci par-là quelques soirées modestes, presque des petites fêtes de familles, des réunions destinées à cette partie de notre population que sa jeunesse tient éloignée des préoccupations absorbantes de la vie. Un célibataire hargneux, que nous rencontrons de temps à autre, parlait contre ces réunions organisées, disait-il, que pour produire les jeunes filles dans le monde et y trouver un mari à Mlle Agathe ou à Mlle Yvonne. C'est singulier, disait-il, comme les mères sont inquiètes sur le sort de leurs filles, et comme elles tiennent à les placer. On dirait que cette chanson a été faite exprès pour la plupart d'entre elles:

Dans une famille,
Je le dis tout bas,
Une jeune fille,
C'est un embarras.
Quand on n'en a qu'une,
Certes, c'est affreux;
Mais, quelle infortune
Quand on en a deux!

Nous avons mis ce vieux garçon à la raison en lui disant d'abord que pas une mère ne voudrait lui donner sa fille, et ensuite que, lorsqu'on a, au foyer domestique, des petits anges, on tient à s'en séparer le plus tard possible.

* *

Les fêtes du jour de l'an et de la nouvelle année ont parmi nous un cachet unique et qui n'appartient qu'à notre province. Les Anglais, nos voisins, ont leur *christmas*, mais le jour de l'an chez eux passe presque inaperçu. Chose assez singulière, tout le monde et même les Anglais qui vivent au milieu de nous ignorent ce qui se passe dans les familles canadiennes au premier janvier. L'an dernier, le 31 décembre, celui qui écrit ces lignes et deux Anglais de Montréal, un journaliste et un avocat, revenaient de la campagne. Nous étions au milieu de la nuit; dans toutes les maisons on voyait de la lumière, et nous avançons sur le jour de l'an que nous en apercevions encore dans presque toutes les maisons.

"Comme vos compatriotes se couchent tard, nous dit alors un de nos compagnons de route; il est une heure du matin et les lampes brûlent encore partout!

—Vous ne devinez pas pourquoi?

—Pas le moins du monde.

—C'est aujourd'hui le premier jour de l'an, et partout dans toutes les familles il y a remue ménage complet. Ici, les jeunes ménages s'apprennent à partir pour aller demander la bénédiction au chef de la famille, et comme les familles canadiennes sont nombreuses, on se hâte, car on met de la gloire à arriver les premiers; là, chez les vieux parents, on se prépare à recevoir les enfants et les petits-enfants. Dans quelques heures, il y aura dans les maisons paternelles joyeuses compagnies et effrayante consommation de dindes, de *tourterelles*, de beignes et de croquignoles."

Notre compagnon fut tout surpris d'apprendre l'existence de cette charmante coutume. Comme nous faisons part, quelque temps après, de sa surprise à un Français qui habitait notre pays depuis longtemps, mais qui n'était jamais sorti de Montréal, il nous dit qu'il partageait la surprise et l'ignorance de l'Anglais.

"Pourquoi, nous dit-il, vos écrivains ne nous font-ils pas la peinture de ces charmantes coutumes canadiennes, qui ont un air si patriarcal et qui sont si touchantes? C'est sans doute parce qu'elles vous sont familières, si naturelles que vous les croyez communes à tous les peuples, tandis qu'elles sont particulières à votre province et inconnues partout ailleurs."

Avis à qui de droit.

NOS GRAVURES

Exercice des enfants des écoles pour leur apprendre à se sauver en cas d'incendie.

Cette gravure est intéressante et importante en ce qu'elle montre les moyens énergiques employés pour empêcher une panique dans les écoles publiques à la première alarme d'incendie. L'expédient est très-opportun. On enseigne aux enfants à rester de sang-froid et alertes, et à ne laisser leurs places que sur un signe du maître. Ils se glissent alors tranquillement au-dehors par deux ou trois avenues, en rang simple, sans se bousculer et sans bruit. Dans quelques instants ils sont hors de danger. Nous recommandons fortement cet exercice à tous les instituteurs du pays. Il n'y a pas de méthode particulière à suivre. Tout ce qu'il faut, c'est du sang-froid, de la décision et de la promptitude.

Attaque d'une diligence de la malle par des Indiens

Cette gravure représente une scène des plaines de l'Ouest familière à bon nombre de nos lecteurs, soit qu'ils l'aient entendue raconter, ou qu'ils en aient été les témoins. Le travail de l'artiste est d'un goût parfait. Ces Indiens, qui sont supérieurs même aux Arabes en équitation, et qui constituent la meilleure infanterie légère qui soit au monde, sont décrits dans les attitudes les plus réelles, tandis que la résistance des gardiens de la malle et des passagers, accoutumés aux rencontres avec l'homme des bois et habiles tireurs, est rendue avec une grande vigueur.

Le Gouvernement de Québec durant la vacance

Ce petit croquis de fantaisie a pour but de représenter la province de Québec se reposant des fatigues de la session législative, durant laquelle les partis sont souvent venus aux prises et tous les actes des ministres mis à nu. D'ici à l'automne prochain, le gouvernement va se rendre la vie facile; deux des ministres sont déjà partis pour la Havane, en vacance, et nous parions que les autres ne tarderont pas à s'envoler aussitôt après le retour de leurs collègues. Vraiment, c'est à donner en vie de devenir ministre!

La galerie des costumes de guerre aux Invalides

Le nouveau musée des costumes de guerre que l'on vient d'ouvrir à l'hôtel des Invalides est tout à la fois intéressant, instructif et pittoresque. Afin de faciliter les études, on a fait exécuter, soit en les créant de toutes pièces, soit en réunissant et en complétant des parties d'armures, une série de types de combattants, habillés, armés et équipés. Cette collection ne renferme pas moins de trente-six personnages échelonnés depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Louis XIV.

On passe successivement en revue l'antique cotte d'armes à plaques rivées sur un corsage de cuir plissé, le casque où sont cousues des mentonnières en fer; puis, au XIe siècle, la cotte d'armes recouverte d'anneaux de fer juxtaposés. Au XIIe siècle, les anneaux forment les mailles d'une sorte de chemise en tissu métallique qui enveloppe le corps et à laquelle sont fixés divers appendices pour protéger les pieds, les jambes, les cuisses, les mains et la tête. A la fin du XIIIe siècle, on substitue des plaques de fer à ce tissu. Les premières de ces plaques eurent pour effet la défense des jambes; on les appliqua plus tard à celle des bras et des cuisses. Enfin, on remplaça le haubert par la cuirasse, et l'on arrive ainsi graduellement à l'armure de fer plein, qui représente une espèce de boîte métallique où se trouve enfermé le corps tout entier. Ainsi vêtu, le cavalier se croit invulnérable. Il se trompe, car le fantassin, avec son fauchard, en aura vite raison. C'est alors que le cheval lui-même est couvert de fer. Défense inutile! L'artillerie fait son apparition, puis bientôt viennent les armes à feu portatives.

La tactique remplace la lutte corps à corps et il faut abandonner ces lourdes armures qui paralysent les mouvements.

Voilà ce que nous explique le nouveau musée des costumes militaires. Tous les armements y sont représentés avec une fidélité incomparable. Cette exactitude, la richesse des armures et jusqu'à la physiologie des personnages, font, pour ainsi dire, revivre des époques déjà bien éloignées de nous, et présentent un grand intérêt historique.

PRIME À NOS ABONNÉS

A nos abonnés qui auront payé, d'ici au 1er mars prochain, leur abonnement jusqu'au 1er juillet prochain, nous offrons une prime magnifique. C'est une chromo-lithographie de 24 pouces par 15. Le sujet est tout-à-fait canadien et porte un cachet entièrement local. Ce tableau représente un club de marcheurs à la raquette: les *Tuques-Bleues* de Montréal. Ils viennent de faire une longue course et sont arrivés dans la soirée auprès d'une habitation, sur le revers de la montagne. On les voit dispersés par groupes, les uns assis sur des morceaux de bois empilés, la plupart encore debout, les pieds chaussés de la raquette. Plusieurs sont assis près d'un feu allumé en plein air; les reflets du brasier produisent une traînée lumineuse qui illumine la figure d'une partie des marcheurs. Dans le fond du tableau se trouve la montagne couverte de neiges. L'ensemble est d'un effet saisissant.

Nous croyons que nos abonnés se hâteront de se prévaloir de l'offre que nous leur faisons, et se procureront cette lithographie en payant six mois de leur abonnement à l'avance.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez pris connaissance de la terrible catastrophe qui a réduit en cendres le couvent de Ste.-Elizabeth, où treize victimes ont été ensevelies. Or vous ne trouverez pas mal à propos, sans doute, que l'on vous donne quelques renseignements au sujet de cet établissement. Sa fondation remonte à l'année 1849. Les dames religieuses de la Providence de Montréal y furent installées dans le mois de novembre de la même année. La très-Révère Mère Emile Caron en fut la première Supérieure; or il n'en fallait pas davantage pour donner un grand élan à ce modeste établissement. Ensuite, la regrettée sœur Vincent continua son œuvre avec un grand succès aussi. Depuis cette époque, je n'ai pas eu l'occasion de connaître particulièrement celles qui lui ont succédé, mais toujours est-il vrai que cette maison a prospéré à vue d'œil, et qu'il en est sorti un grand nombre de sujets qui sont ensuite entrés dans l'état religieux, et qui se sont répandus dans plusieurs communautés, notamment au couvent de la Providence, au Bon-Pasteur, à l'Hôtel-Dieu, etc., etc. D'autres sont entrés dans le monde qu'elles ont édifié par leur excellente conduite, et qui sont devenues des sujets utiles à la société: de bonnes institutrices, des épouses modèles, etc., etc. Mais ces premiers succès vont-ils se continuer? Cette maison étant consumée par les flammes, c'en est donc fait de ce couvent? On ne verra plus désormais gratifier la société et la religion des inestimables personnes qui ont ainsi édifié le monde et les communautés par leurs bons exemples et leurs vertus. C'en est donc fait de ce précieux établissement: tout est perdu! Mais ne vous y trompez pas, il va surgir des cendres de cette maison un superbe édifice en pierres, de 100 pieds sur 90, à deux étages, qui fera face au magnifique presbytère que les citoyens de Sainte-Elizabeth viennent de bâtir: car on m'écrit qu'ils ont déjà souscrit \$2,500 pour le nouveau couvent. Bravo!! pour les généreux citoyens! Dieu les récompensera pour leur générosité. Ce qui peut corroborer mon opinion à ce sujet, c'est que Dieu veuille visiblement sur cette bonne paroisse, et s'il l'a frappée d'un si rude coup, en permettant l'ensevelissement de treize victimes du terrible incendie de leur ancien couvent, c'est que sa prescience éternelle connaissait d'avance que ceux qu'il frappait ainsi au plus sensible étaient capables d'ensupporter le poids, et qu'ils en retireraient un profit plus tard pour leur bien-être matériel et spirituel. Un fait, Monsieur, presque miraculeux reste en preuve de mon avancé. On m'apprend qu'un petit orphelinat, tout près de l'édifice incendié, a été préservé du feu qui l'environnait en tous sens. Une pauvre de ce petit réduit a conjuré le ciel d'épargner cet édifice si modeste; Dieu l'a exaucé; il est resté intact au milieu de l'incendie qui a tout consumé le couvent et ses autres dépendances. Si quelqu'un en doute, qu'il aille sur les lieux pour s'y convaincre. Je vous dirai en même temps que cette petite maison de St. Joseph avait été mise sous la protection, disons sous l'assurance de saint Amable, quand il s'est agi de faire assurer les autres édifices; mais rien de plus sûr que l'assurance du ciel!!

UN INTÉRESSÉ AU COUVANT DE SAINTE-ELIZABETH.



DOLCE FAR NIENTE

LE GOUVERNEMENT DE QUÉBEC DURANT LA VACANCE

HISTOIRE
DE
GRAND MONDE

SECONDE PARTIE

V

Raymond Ferray s'était promis qu'au bout de trois jours il aurait entièrement oublié l'existence de miss Rovel ; mais il découvrit que, malgré son flegme apparent, il était en colère, et que la colère n'oublie pas. Il lui arrivait souvent de se rappeler que, pendant près d'une année, il avait logé sous son toit une jeune fille assez bizarre, laquelle, s'étant mis en tête de lui plaire, avait paru préférer à tout autre amusement le plaisir de se promener et de causer avec lui. Il se souvenait que lui-même avait pris cette jeune fille à ces causeries et à ces promenades, que ses habitudes—et quand une habitude a de longs cheveux blonds, la joue en fleur, le rire étincelant de la jeunesse, il en coûte toujours un peu de renoncer. Il se souvenait enfin que cette jeune blonde avait eu l'audace de tenter sur lui une expérience fort impertinente, que, furieuse de n'avoir pas réussi, elle était partie brusque-

ment en lui faisant des adieux peu courtois et après avoir massacré le plus beau livre de sa bibliothèque. Il ne pouvait revoir ce qui lui restait de son Lucrèce d'Havercamp, Leyde 1725, sans s'indigner contre les mains effrontées qui avaient attenté à son bien. Ce forfait était, selon lui, le trait d'une vilaine âme, et comme c'est l'ordinaire que nos chagrins s'enchaînent les uns aux autres aussi étroitement que les grains d'un chapelin bien enfilé, l'Havercamp le faisait penser à Mlle de P..., il englobait dans le même anathème toutes les femmes, brunes ou blondes, qu'elles eussent dix-huit ou trente ans, comme des êtres malfaisants qu'un homme de cœur doit tenir à distance de sa vie et de sa pensée. Il se promettait donc de ne plus songer à miss Rovel, et il y pensait vingt fois le jour. En revanche, il n'en parlait jamais et ne souffrait qu'on lui en parlât. Mlle Ferray avait dû se le tenir pour dit et garder pour elle ses regrets. Le temps ne les diminuait point ; chaque jour, elle sentait davantage le vide qu'avait laissé dans sa maison le départ de Meg. Elle maudissait cette chère ingrante, ce cœur qui rompait si facilement ses attaches ; mais il y avait de la tendresse dans ces malédictions. Toutefois, deux mois entiers s'étant écoulés sans que miss Rovel eût daigné lui donner aucun signe de vie, son bon sens l'obligeait de confesser que, si miss-Rovel avait du cœur, elle en avait bien peu.

Il ne faut désespérer de rien. Un jour que Mlle Ferray brodait au salon tête à tête avec son

frère qui lisait, sa femme de chambre lui remit une lettre. A peine l'eût-elle approchée de ses yeux, elle rougit d'émotion, et, la glissant dans sa poche, elle attendit d'être seule pour la lire. Cette lettre était ainsi conçue :

Lucerne, 2 septembre.

« Chère miss Agathe, je vous avais écrit, il y a près d'un mois, pour vous déclarer avec humilité et contrition que j'étais honteuse, extrêmement honteuse d'avoir été si peu aimable, si peu gracieuse, si peu gentille en vous quittant.

« Je ne vous aurais jamais écrit, chère miss Agathe, si je n'avais découvert que je ne puis me passer d'avoir de vos nouvelles. Il m'en faut dès demain. *I will, miss Agathe, I will.* Je veux apprendre que vous êtes en vie et que vous ne pouvez vous consoler de ne plus me voir. Si vous me faites cette déclaration en joli style, je vous dirai, pour vous récompenser, que je regrette par moments d'avoir chiffonné, maculé, lacéré certain livre que certain loup-garou aimait comme la prunelle de ses yeux. Que voulez-vous ? Dame ! j'étais en colère, et quand on est en colère, on chiffonne, on macule, on lachère. Comme il doit me détester, ce loup-garou ! Je gagerais qu'il pleure nuit et jour son bouquin bien-aimé. Voyez comme je suis bonne, comme j'ai le cœur sensible. J'ai prié maman, qui a les bras longs, de donner des ordres pour qu'on m'en retrouve quelque part un autre tout pareil,

et vous pouvez compter que je ne le garderai pas pour moi ;—il faut savoir se priver dans l'intérêt de ses amis. Ce que j'en fais, c'est pour l'acquiescement de ma conscience, quoiqu'elle ne me gêne pas beaucoup ; elle est bonne fille, et nous avons rarement ensemble un mot plus haut que l'autre. Aussi, croirez-vous sans peine qu'elle ne m'empêche pas de m'amuser royalement à Lucerne. Cette jolie ville a été inventée pour cela. Maman y était venue chercher la solitude, et son salon ne désemplit pas. Ce ne sont qu'allants et venants, tous bien faits, bien cravatés, bien frisés, sentant le muse ou le benjoin, polis, galants, daignant la plupart prêter quelque attention à miss Rovel, s'apercevoir que ses yeux ne sont pas les premiers yeux venus, sans qu'aucun ne se soit avisé jusqu'à cette heure de la menacer du fouet. Je m'occupe d'eux les jours de pluie ; le reste du temps, je rame ou je nage, deux jolies façons de faire son chemin dans le monde.

« Mais savez-vous ce que j'ai vu de plus beau à Lucerne ? C'est maman. En la revoyant, j'ai été transportée, éblouie, et je ne me lasse pas de la contempler. Quels yeux ! quelles épaules ! quels bras ! Les miens sont en comparaison de vraies pattes de sauterelle. Mon Dieu ! que ce doit être amusant d'être belle comme cette adorable maman ! Si je l'adore, elle me rend un peu la pareille. Elle prétend que je me suis horriblement ennuyée à l'Ermitage, que M. Ferray ne pouvait me souffrir, qu'il m'a fait subir mille vexations, mille avanies. Je n'en rabats que la

moitié, car, pour me dédommager, elle m'a promis que d'ici à trois mois elle ne me refuserait rien et ne me gronderait de rien.

« Si vous voulez me gronder, miss Agathe, vous avez le champ libre ; mais n'abusez pas de la permission. Une jolie moue peut avoir son charme, la grognerie enlaidit toujours un visage. Grondez-moi donc avec grâce et belle humeur. Surtout n'allez pas dire au loup-garou que je vous écris ; ce vilain homme vous empêcherait de me répondre, et je veux avoir de vos nouvelles. Quant aux siennes, donnez-m'en, ne m'en donnez pas, cela m'est égal. Miss Agathe, miss Agathe, après maman et les poissons, vous êtes sûrement ce que j'aime le plus au monde.

« Your Meg. »

A cette épître, qu'elle relut souvent, non sans hocher quelquefois la tête, Mlle Ferray fit une réponse pleine d'affectueux reproches, de bons avis et de sages conseils. Peu après, elle reçut une seconde lettre.

« Lucerne, 23 septembre.

« Vous êtes donc en vie, mademoiselle ? J'en suis charmée ; — mais trop de morale, miss Agathe, un peu trop de morale ! Dix brasses de fond ; j'ai perdu terre, barboté et failli me noyer. Pour vous punir, je veux vous raconter deux petites histoires, qui sans doute vous scandaliseront beaucoup. J'ai toujours aimé à vous scandaliser ; quand je vous parlais de certaines choses ou de certaines gens, vous aviez une façon de vous froncer le bout du nez qui faisait mes délices. M'écoutez-vous, mademoiselle ?

« Avant-hier, nous sommes allés en barque jusqu'à Gersau. Jeunes et vieux, hommes et femmes, nous étions cinquante, ou il ne s'en faut guère ; c'était une fête que le duc de B... donnait à maman. Figurez-vous le plus beau temps du monde, un lac frisé, qui parlait tout bas, une grande barque pontée, des drapeaux et des flammes partout, des bateliers aussi pavés que leurs mâts, des jonchées de fleurs, un air parfumé, trois harpes, quatre violons et deux hautbois, une collation merveilleuse, des vins blancs, des vins roses, des vins paillets, qui moussaient comme mon cœur, miss Agathe, le vin, les fleurs, la musique—quand nous arrivâmes, j'étais un peu folle, et je croyais voir danser les montagnes ; il paraît que cela leur arrive. Nous débarquons, on fait la haie pour nous regarder. Voilà qu'un homme essouffé fend la presse pour venir à nous. Il était de noir habillé, portant un grand chapeau à bords rabattus. C'était un missionnaire wesleyen, ainsi appelle-t-on ce genre d'animaux. D'un air résolu, il se plante devant maman, lui barre le passage. On veut l'écartier, elle fait signe qu'on ne le dérange point. Il toussie une fois, deux fois, et entame une harangue où il était question de beaucoup de choses, de la brièveté de la vie, de la vanité des plaisirs, des bons et des mauvais exemples, de l'âme immortelle, de la grâce efficace, du jugement dernier, de l'enfer et du paradis ; — j'en passe, et des meilleures, ne vous ai-je pas dit que j'avais dans ce moment les idées un peu confuses ? En parlant, il tenait les yeux baissés, à demi clos. Maman le regardait d'un air fort douteux, belle comme un ange. Celui-ci s'avisa de rouvrir les yeux, de les lever ; il aperçut cette beauté, ce sourire, perdit le fil de son sermon, s'embarassa, balbutia, demeura court. Maman continuait de sourire :

— Je vous remercie de vos excellentes intentions, lui dit-elle en lui tendant la main ; mais que voulez-vous ? Nous sommes encore trop jeunes pour cela.

« Là-dessus, elle l'invita à dîner. Le pauvre homme ne trouve pas un mot, fait le plongeon, disparaît. Miss Agathe, vos intentions valent celles d'un wesleyen.

« Autre chanson. Je suis allée hier soir à mon premier bal, un grand bal par souscription dans les grands salons du grand hôtel national. Maman avait refusé d'abord de m'y conduire sous prétexte que je suis trop jeune, qu'on ne danse pas si matin. Je lui ai répliqué que dans dix mois et vingt jours, j'aurais dix-huit ans, qu'au surplus elle m'avait solennellement promis de ne me rien refuser. Elle a été prise. Vous dire ce que j'éprouvai en entrant dans cette grande salle éclairée à giorno..., ce fut bien autre chose que sur la barque pontée. Une folie s'empara de moi ; par intervalles, je rougeais avec fureur le bout de mes gants, et maman me regardait de travers pour m'avertir que cela ne se pratique pas dans le grand monde. Le bal s'ouvrit, je m'accroche au bras d'un joli prince russe, qui est un valseur accompli ; il s'était chargé de patronner mes débuts.

« Si vous n'avez jamais valsé, miss Agathe, vous n'avez jamais vécu. Arrosez vos plates-bandes, mes bonnes gens, mais ne parlez de rien, car vous ignorez tout. Tourner en rond, la tête à moitié perdue, voilà la vie. Arrosez vos plates-bandes, vous dis-je, mais sachez que partout à lieux qu'à l'Ermitage on prend miss Rovel au sérieux, qu'hier elle a fait sensation, qu'elle était entourée, admirée, courtisée, qu'on se disputait ses regards et une petite place sur son carnet. M. séricorde céleste ! j'ai dit à mes adorateurs bien des sottises, miss Agathe—car je ne savais plus où j'en étais, et je laissais partir tout ce qui me passait par l'esprit.

« Parmi mes adorateurs, il en est un qui a de grands yeux rêveurs et ne dit jamais rien ; on l'a surnommé une romance sans paroles. Je le rencontre quelquefois au bord du lac, il s'arrête pour me saluer et devient aussi pourpre que la barrette d'un cardinal. Hier, après m'avoir mangé des yeux pendant la moitié de la nuit, sur les quatre heures il prend son courage à deux mains et me demande une polka. Après la valse, la romance sans parole murmure tout bas à mon oreille qu'elle m'adore.

— Monsieur, lui repartis-je, on ne dit ces choses-là qu'à genoux.

« Le nigaud me prend au mot. Je pars d'un éclat de rire, maman paraît voir un homme à mes genoux, se fâche tout rouge.

« Miss Agathe, dites-moi bien ce que vous pensez de mes histoires, et querellez-moi—le plaisir excepté, rien n'est plus amusant qu'une querelle. Miss Agathe, je vous déclare qu'après maman et la valse, vous êtes ce que j'aime le plus au monde ; décidément les poissons ne viennent qu'à la queue.

« Your Meg. »

Mlle Ferray frôça plus d'une fois le bout du nez en lisant cette seconde lettre. Elle fit la réponse que voici :

« Ce que je pense de vos histoires, ma chère enfant ? Il me semble d'abord que les missionnaires wesleyens sont moins ridicules que vous ne le dites. Celui dont vous me parlez, que son discours fût bon ou mauvais, a dû faire quelque effort de courage pour le débiter. Or, j'admire toujours le courage, et je ne me moque jamais de ce que j'admire.

« J'estime que, si le parfait bonheur consiste à tourner en rond, la tête perdue, il faut l'aller chercher parmi les toupis. Vous placiez plus haut votre idéal, miss Rovel, quand vous décrétiez que le souverain bien est d'être poisson. Les truites, tant que faire se peut, s'appliquent à conserver la tête que le ciel leur a donnée, et soyez sûre que le ciel ne nous donne pas une tête pour que nous la perdions.

« Je crains que vous n'ayez tort de dire à vos danseurs tout ce qui vous vient à l'esprit. Je lisais l'autre jour dans un livre fort bien écrit, que rien ne rafraîchit plus le sang que le souvenir d'une sottise qu'on n'a pas dite.

« Je pense enfin que les sottises qu'on fait sont encore plus regrettables que celles qu'on dit. C'est en faire une grosse que de prendre plaisir à voir un homme à genoux. Il est certain, avéré, patent, que vous avez de beaux yeux, miss Rovel. En doutez-vous, que vous teniez à le prouver ?

« Après avoir médité votre lettre, j'ai rêvé d'une jolie barque qui descendait rapidement au fil de l'eau. J'ai eu peur ; je me défie des rivières, des bas-fonds, des remous, des brisants. Je vous en supplie, que votre bon sens aille bien vite s'asseoir au gouvernail. C'est le pilote que je vous souhaite, bien entendu que le bon sens consiste, non à se refuser les plaisirs permis, mais à savoir bien exactement ce que valent toutes les marchandises de ce pauvre monde, choses et hommes, bêtes et gens.

« Vous voilà quitte de mes longues morales. Il ne me reste plus qu'à vous dire que je vous aime de toutes mes forces. Cette maison a un air de chagrin, de langueur, de délaissement ; les mouches mêmes s'y ennuiant. Mes rosiers, que vous n'admirez plus, les arbres du verger, le ruisseau, tout le monde ici vous regrette ; — l'Ermitage se souvient d'une demoiselle qui ressemblait parfois à une évaporée, et qui ne raisonnait pas de raisonner très-juste quand elle voulait bien s'en donner la peine et résister à ses fantaisies. Ma chère blonde, après mon frère vous êtes ce que j'aime le mieux. Hélas ! je ne viens dans votre cœur qu'après la valse ; à peine ai-je le pas sur les poissons. Il faut avoir plus de dix-sept ans pour deviner le prix d'une amitié sincère, fût-elle un peu grondeuse ; vous y viendrez, ma belle. En attendant, je baise tendrement vos cheveux blonds. Vous avez du goût pour les romances sans paroles, tâchez d'en avoir un peu pour les paroles sans romances ; cela m'encouragerait à vous écrire.

« Votre vieille amie, qui boite plus bas depuis qu'elle n'a plus le plaisir de vous voir. »

Mlle Ferray fut près de six semaines sans avoir des nouvelles de Meg. Ce long silence l'inquiéta ; elle se livrait aux plus sombres imaginations et mettait tout au pis : la barque avait touché ou peut-être chaviré. Elle écrivit plusieurs fois ; point de réponse. Le chagrin la rongea ; son frère s'en aperçut, l'interrogea, elle s'ouvrit à lui de ses alarmes. Il ne fit qu'en rire : « Eh ! bon Dieu, que t'importe, ma chère, lui dit-il, qu'il y ait dans le monde une coquette de plus ou de moins ? »

Cela importait si fort à Mlle Ferray qu'elle supplia son frère de l'autoriser à partir pour Lucerne. Il la refusa d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Enfin, elle reçut la lettre que voici :

« Lucerne, 3 novembre.

« Excusez-moi, mademoiselle, d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Je reviens d'un long voyage, je suis descendue par un grand trou noir dans un pays que vous ne connaissez pas. On y voit des choses fort curieuses, entre autres cette fameuse barque de Caron, que M. Ferray m'avait décrite au naturel certaines après-midi que le ciel était grisâtre, et que nous travaillions ensemble à greffer un pommier. Tout en s'occupant de son arbre, il daignait me greffer un peu, moi aussi. Qu'elles ont mal pris, toutes ces boutures ! C'est que le jardinier ne m'aimait pas, et qu'on ne greffe bien que les arbres qu'on aime. Le pommier se porte mieux que moi. Je le vois d'où je suis, ainsi que ce ciel brouillé. A l'autre bout du verger, un gros corbeau sautillait dans l'herbe fraîchement coupée ; je le vois aussi.

« Mais il s'agit bien de pommiers ! Je vous disais que j'ai contemplé Caron. Il m'a dit que ses passagers étaient au complet, qu'il avait sa charge, de repasser plus tard. Je suis remontée par mon trou noir, et me voici. Salut, bonnes gens ! Nettoyez vos lunettes, c'est bien moi.

« Au diable la mythologie, miss Agathe ! Je sors d'une petite vérole confluyente, effroyable,

tout ce qu'il y a de plus effroyable. On me croyait perdue ; au dire des médecins, c'est un miracle que j'en réchappe. Le premier jour, maman voulait vous écrire pour vous prier de venir me soigner ; j'y ai mis bon ordre. Vous êtes si folle ! Vous auriez été capable d'accourir. La première des vertus, miss Agathe, est la prudence. De tous mes danseurs, il n'en est pas un qui ait osé seulement se hasarder dans l'antichambre pour s'informer si j'étais en vie ; ils laissent leur carte chez le concierge, au bout du jardin, et de se sauver ! Pour tout l'or du monde, cette dinde de Pamela ne m'eût pas approchée. Pauvre maman ! que je lui ai causé de chagrin ! De Gersau, où elle s'était enfuie, elle se faisait envoyer trois fois le jour le bulletin de ma santé. Elle était au désespoir, d'autant qu'elle était fort mal logée, dans une petite chambre où elle ne pouvait se retourner, et dont les fenêtres s'ouvraient sur une écurie. J'étais bien heureuse de la sentir hors d'atteinte ; si je lui avais donné mon mal, si sa beauté en eût souffert, que serais-je devenue ? Miss Agathe, aussi sûr que j'existe, vous seriez venue ; vous extravagueriez toute votre vie.

« Une nuit, j'ai bien cru que c'en était fait, et, chose étrange, cette aventure ne me déplaisait point. J'avais dans la tête, dans le cœur, comme une douceur vague ; ma petite âme se détachait mollement de mon corps, à la lettre je la sentais s'en aller, et je la laissais faire. Il me semblait que je sortais de la vie comme d'un mauvais chemin. Ah ! par exemple, ma convalescence m'a fait souffrir. Quand on a tête de la mort, on s'aperçoit que vivre est une fatigue. Cela semble très-simple et très-facile, parce qu'on nous y accoutume tout petits ; une fois cette habitude rompue, c'est une affaire de la reprendre.

« Ce que c'est que de nous, mademoiselle, et comme une petite vérole confluyente change en peu de temps toutes nos idées ! J'ai retourné ma lunette, je regarde par le gros bout, et mes plaisirs lucernois me paraissent bien peu de chose, mes danseurs et les amis de maman de petites poupées assez ridicules. Au contraire, l'Ermitage fait à mes nouveaux yeux l'effet d'un paradis ; je suis tentée de croire que la vie bête consiste à n'y pas vivre, que le bonheur est là, quand on devrait y recevoir le fouet soir et matin. Je suis poursuivie par une certaine odeur de foin fané ; il fleurit comme baume votre foin. Miss Agathe, envoyez-moi une grande boîte où vous aurez l'obligeance de fourrer la plus belle écrevisse du ruisseau, deux poires fondantes, un caillou pris dans la brèche de ce petit mur que j'aimais à démolir, un flocon de laine de votre tapisserie, un livre ou un livre de morale, trois conseils, quatre gronderies, un peu de poussière que vous ramasserez dans la bibliothèque du loup-garou, tout juste assez pour me barbouiller les doigts, et quelques brins d'herbe cueillis au pied du pommier que nous avons si bien greffé, lui et moi.

« Voilà ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire. Ah ! miss Agathe, votre pauvre Meg... faut-il trancher le mot ? la petite vérole l'a défigurée, elle est extrêmement marquée, il y a des taies sur ces yeux à qui l'Ermitage semble adorable, ses cheveux tombent, on ne la reconnaît plus, elle est devenue laide à faire peur. Maman est consternée ou furieuse, comme il vous plaira ; peu s'en faut qu'elle ne me batte. Ce qui me tranquillise un peu, c'est que les médecins me donnent leur parole d'honneur la plus sacrée que je puis encore en appeler, que tout s'arrangera. Je connais une sage personne qui prétend que tout finit par s'arranger. Si elle en a menti, je m'en irai voir à Gersau le missionnaire wesleyen, peut-être y est-il encore, je le forcerais à m'épouser, et nous convertirions ensemble les Achantis.

« Adieu, mademoiselle. Nour partons au premier jour pour Florence, où nous passerons l'hiver. Si au moment du départ ma laideur me fait honte, je prierai qu'on me mette dans le wagon des chiens. Conte mon malheur au loup-garou ; il s'attendra sans doute et me pardonnera mes crimes. A propos, vous lui remettrez le paquet ci-joint ; c'est tout ce qu'on a pu trouver. J'avais massacré un volume, je lui en rends trois presque aussi gros ; il me semble qu'il me doit du retour. »

Très-émue de cette lettre, Mlle Ferray courut la lire à son frère, et, par la même occasion, elle lui remit le paquet. A défaut d'un Lucrèce d'Havercaump, il renfermait la superbe édition de Wakefield, Londres, imprimerie d'Hamilton, 3 vol. in-4, 1796. Raymond avait plus d'une fois convoité ce trésor sans pouvoir se satisfaire, et assurément il gagnait en échange. Il n'eût garde d'en rien marquer, et fit faire également la pitié que lui inspiraient peut-être deux beaux yeux où il était survenu des taies, la touchante infortune d'une fleur surprise brusquement par la gelée. Il répondit froidement à sa sœur qu'elle était bien inconséquente de jeter les hauts cris sur un accident qui devait lui mettre l'esprit en repos : décidément les femmes avaient la rage de s'affliger de tout : cent fois elle s'était inquiétée de la trop grande beauté de miss Rovel, cent fois elle avait prévu que cette beauté serait sa perte, elle devait être ravie de la savoir en sûreté ; au surplus, avec sa dot cette laide trouverait toujours à se marier, et n'en serait pas réduite à évangéliser les Achantis. Mlle Ferray trouva ces consolations bien dures. Elle implora de nouveau la clémence de son frère et permission d'aller porter des consolations à sa chère convalescente. Il la refusa encore.

Elle adressa à miss Rovel de longues épîtres où elle répandait son cœur. Elle reçut de Lucerne d'abord, puis de Florence, des réponses courtes, d'un style contraint ; on y sentait percer une inquiétude amère qui s'était promis de

se garder le secret. Ce genre de secrets est toujours mal gardé, et Meg habitait depuis deux mois et demi un charmant palais *lungo l'Arno* quand elle écrivit à Mlle Ferray ce qui suit :

« Florence, 5 février.

« Ne cherchez pas à me rendre l'espérance, mademoiselle. Les médecins sont des menteurs ; je suis laide, et laide je resterai. J'ai beau me faire tous les raisonnements imaginables, je ne me console pas d'avoir été belle et de ne l'être plus, d'avoir été admirée et de me voir condamnée à faire pitié. On est très-bon pour moi, on tâche de me distraire, de me tromper, de me donner le change ; mais on me plaint, c'est pis que tout. Je voudrais me cacher dans un trou de souris et y savourer le bonheur de n'y être pas vue. Maman exige que je paraisse ; elle prétend qu'on s'accoutume à tout. Ah ! mademoiselle, on ne s'accoutume pas à faire pitié. Etre finie à dix-sept ans et demi !

« Ceci n'est rien ; le mal est que maman veut à toute force me marier. Elle me propose un parti ridicule et s'indigne que je ne l'accepte pas ; elle prétend que je ne trouverai jamais rien de mieux. Je résiste, je me débats, elle me traite de folle, me tourmente, me persécute, et cela me rend bien malheureuse.

« Mon royaume pour un cheval, miss Agathe ! Hélas ! où est mon royaume ? Oh ! mes cheveux blonds ! vous les avez contemplés dans leur gloire, vous savez ce qu'ils valaient. Faut-il vous dire de quoi j'ai besoin ? D'un bon conseil et d'un bon avocat. Il faudrait que quelqu'un qui aurait un peu d'amitié pour moi se chargât de faire entendre raison à maman et d'obtenir qu'elle me laisse en repos—car de lui céder, n'en parlons pas ! Plutôt mourir !

« Tout m'est contraire, mademoiselle, tout se tourne contre moi. Mon frère William, qui a toujours été un bon frère, s'est brouillé avec maman et ne peut plus me rendre le moindre service. Le printemps dernier, il quitta la Barbade, pour faire son premier tour d'Europe ; il vint nous faire visite à Lucerne. En me voyant, il se prit de tendresse pour moi ; il m'interrogea, me confessa, me tança vertement sur ce qu'il appelait mes étourderies et mes légèretés. Je lui montrai vos lettres, dont il fut charmé. Par malheur, après m'avoir fait de la morale, il se permit d'en faire à maman touchant l'éducation qu'elle me donnait. Elle se fâcha, le mit à la porte, lui défendit de reparaitre jamais devant elle. Le veille de notre départ pour Florence, il revint me trouver en cachette ; il vit mon désastre et je lui confiai mes peines. Il me proposa de m'enlever, de me ramener à la Barbade ; je lui représentai que je me faisais une conscience de quitter maman contre son gré ou à son insu. Il approuva mon scrupule.

— Alors soumettez-vous, me dit-il, car je ne puis vous être bon à rien, je gâterais encore plus vos affaires en m'en mêlant.

« Il ajouta... Mademoiselle, oserai-je vous répéter ce qu'il ajouta ?

— Je ne vois dans ce monde, reprit-il, qu'un homme à qui vous puissiez recourir, c'est celui qui vous a servi de tuteur pendant un an. Il a le droit d'être entendu dans votre cause ; si vous avez besoin de conseils et de secours, adressez-vous à lui.

— Quel homme ! lui ai-je répondu. Vous ne le connaissez pas, il a l'humeur sévère, et j'ai peur de lui. Il eut pour moi, il est vrai, une lueur d'amitié, elle s'est bien vite éteinte, et ma conduite à son égard n'a pas été sans reproche.

« William me répliqua que les grandes âmes ne sentent pas les petites piqures et qu'elles méprisent les petits ressentiments. Il finit par me dire avec une tendresse un peu dure :

— Laide comme vous voilà, Meg, qui n'aurait pitié de vous ? qui aurait le cœur de vous refuser quelque chose ?

« Là-dessus il m'embrassa et il partit pour l'Angleterre, qu'il a dû quitter ces jours-ci pour retourner aux Antilles.

« Je suis confuse, chère demoiselle, de vous avoir rapporté cet entretien, qui m'est revenu bien souvent à l'esprit. J'ai l'air d'une indécrite, et le pire est que je le suis. Il est certain que mon tuteur (car William a raison, M. Ferray est mon tuteur) est le seul homme qui puisse avoir quelque influence sur maman. Elle l'a pris subitement en grande estime depuis qu'elle a découvert en lui ce fameux Raymond Ferray qui est allé à La Mecque. Je me suis donné le plaisir de lui conter cette périlleuse aventure, comme lui-même me l'avait contée un jour dans un air doux, en face d'une colline basse. De l'humeur dont elle est, un monsieur qui est allé à La Mecque, déguisé en derviche, la ferait passer par le trou d'une aiguille.

« Chère mademoiselle, si M. Ferray avait quelque pitié de moi, s'il était assez indulgent pour venir me voir à Florence, je lui dirais beaucoup de choses qui ne peuvent s'écrire, il m'écrirait un traité entre maman et moi, je lui devrais le repos, presque la vie. Oseriez-vous lui faire part de mon désir ? Dites-lui que j'ai bien changé, que je suis devenue raisonnable et sérieuse, que je rougis de toutes mes sottises passées, que j'écouterai ses avis comme une pupille doit écouter un tuteur qu'elle respecte, et qu'il pourrait compter sur mon éternelle reconnaissance. Pauvre Meg ! c'est la vertu des laides.

« Your poor little Meg. »

Le cœur battait bien fort à Mlle Ferray quand elle entra dans le cabinet de son frère pour lui donner connaissance de l'audacieuse requête de Meg. A peine lui permit-il d'achever. La renvoyant bien loin, il lui déclara qu'il n'était point fêlé du cerveau, que possédant toute sa raison, il n'aurait garde de courir à Florence pour y consoler une petite fille que la petite vérole avait

marquée, que ce n'était point son affaire, que l'ingratitude ou la reconnaissance de miss Rovel le laissait parfaitement indifférent, qu'au surplus, cette demoiselle ferait bien d'accepter le mari qu'on lui proposait, fût-il iroquois, manchot ou cacochyme, que c'était le seul conseil qu'il eût à lui donner, qu'elle pouvait le lui mander de sa part.

—Vraiment, tu es impitoyable, lui dit Mlle Ferray; cette pauvre petite est si malheureuse! —Mon Dieu! reprit-il, si d'un coup de baguette je pouvais lui rendre sa beauté, je ne balancerai pas à la faire. Je regrette infiniment qu'elle n'ait pas pu suivre sa vocation, qui était de devenir une fiécie coquette et d'emprisonner dans sa volière tous les benêts qui se seraient laissé prendre à ses gluaux. Un fâcheux accident est venu déranger cette belle destinée; j'en suis navré, mais je n'y sais aucun remède.

Cela dit, il rompit les chiens. Quelques jours plus tard, Meg renouvela sa demande sur un ton plus pressant, et Mlle Ferray, au risque d'être mangée, se hasarda encore dans la caverne du cyclope pour tenter de le fléchir. Cette fois il se fâcha sérieusement, la foudroya de son juste courroux, attesta ses pommiers et Lucrèce qu'il avait formé le ferme propos de passer le reste de ses jours sans revoir miss Rovel, sans entendre prononcer son nom. Mlle Ferray, fort affligée, écrivit à Meg qu'elle avait été repoussée avec perte, mais qu'elle la suppliait d'avoir un peu de patience, lui promettant de revenir opiniâtement à la charge, et de réduire par un siège régulier la place qu'elle n'avait pu emporter d'assaut. Quatre jours après, Raymond eut la surprise de recevoir le billet suivant :

« Que vous êtes bon, monsieur ! Je vois que mon frère disait vrai et qu'on ne peut rien refuser à ce laideron. La certitude que vous m'avez tout pardonné me fait presque oublier mes chagrins. Mlle Ferray m'écrivait naguère qu'il faut avoir plus de dix-huit ans pour sentir le prix d'une amitié sincère et dévouée. Je crois qu'une grosse maladie mûrit un esprit plus que dix ans de vie ; je défie qui que ce soit d'apprécier autant que moi vos bontés. Vous êtes l'homme que je respecte le plus ; autrefois, ce respect me gênait, et mon cœur cherchait à secouer son fardeau ; aujourd'hui, l'homme que j'honore le plus est le seul qui m'inspire une confiance absolue, et j'éprouve une joie que je ne puis dire en pensant qu'il s'intéresse à moi, qu'il consent à me rendre le service essentiel que j'ai eu l'indiscrétion de lui demander. Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, et je vous attends. »

Comme on peut le croire, Raymond eut une explication orageuse avec sa sœur, à qui il demanda compte de cet étrange poulet. Elle se justifia de son mieux sans charger miss Rovel, alléguant qu'elle s'était fait un scrupule de désemparer cette pauvre petite, qu'elle l'avait amusée par une promesse vague et renvoyée aux calendes grecques, que Meg avait l'imagination vive, qu'elle avait compris sa réponse tout de travers.

Quand deux entêtements de femmes se lient contre un pauvre homme, sa défaite est écrite au ciel. Après avoir juré cent fois qu'il voulait être pendu s'il allait à Florence, Raymond partit un matin, pestant contre Meg, indigné contre sa sœur, furieux contre sa propre faiblesse, et se flattant qu'avant quatre jours il serait de retour à l'Ermitage.

Les esprits supérieurs sont des esprits curieux, et quiconque est né curieux trouve bon gré mal gré quelque plaisir à courir le monde. C'est un séjour agréable pour qui s'y promène en simple passant ; il est plein de choses qui blessent le cœur, il est riche en spectacles qui amusent ou réjouissent les yeux. En pressant Raymond de se mettre en route, Mlle Ferray pensait lui rendre service ; elle était persuadée que ce voyage forcé lui ferait grand bien, imprimant à son esprit une secousse salutaire, qu'à peine aurait-il rompu sa clôture, ses imaginations prendraient un autre cours, et qu'il se déroberait au charme dangereux que la solitude avait jeté sur lui. Elle avait depuis longtemps son idée sur la maladie de son frère ; elle avait décidé qu'il souffrait d'une paralysie de la volonté, et qu'on guérirait les volontés paralysées en provoquant une crise qui les contraindrait à vouloir. Mlle Ferray croyait à la vertu toute-puissante de l'effort. C'est un remède qui vaut mieux que beaucoup d'orviétans.

Raymond avait fait serment que de Genève à Florence il ne regarderait rien ; malgré qu'il eût, il ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux. Il se proposait de brûler l'étape de Bologne ; il y fit halte pour rendre visite à la sainte Cécile de la Pinacothèque. On ne rencontre pas Raphaël sur sa route sans causer avec lui, et on ne cause pas impunément avec Raphaël. Le lendemain, il continua son voyage par cette admirable voie ferrée qui remonte le Reno et de tunnel en tunnel gravit l'Apennin. On était dans la seconde moitié de février. La veille, notre misanthrope avait traversé la Lombardie blanche de neige ; quand il eut atteint le versant méridional de l'Apennin, une brise tiède lui souffla au visage, et il ne put se défendre d'un peu d'émotion en embrassant du regard les pentes rapides, couvertes de pins et d'oliviers, qui enserment de toutes parts Pistoja. Le printemps l'y attendait et lui faisait fête. Sa mauvaise humeur ne résista pas à de tels enchantements ; il reconnut que, si le sage a pour premier devoir d'enclorre et de murir son cœur, il lui est permis de laisser vaguer autour de lui ses yeux et ses pensées.

Lorsqu'il approcha de Florence, il s'était à demi réconcilié avec son expédition et avec miss Rovel. D'un entretien qu'il eut avec lui-même,

il conclut que Meg devait être bien malheureuse pour réclamer les secours d'un homme qui l'avait humiliée, et bien revenue de toute coquetterie pour ne pas craindre de se montrer à lui dans l'état où l'avait réduite la maladie. Il forma le louable projet d'en user très-courtoisement avec elle, de lui faire bon visage, de l'écouter avec bienveillance et de la conseiller en ami. Il se promettait d'être quitte à bon compte de cette petite consultation, et qu'avant de retourner à Genève, il emploierait une journée à revoir les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et les fresques de Masaccio.

Ce fut dans ces heureuses et charitables dispositions qu'il fit son entrée à Florence. A peine eut-il mis le pied sur le quai de la gare, une négresse de sa connaissance, fort empanachée, vint à sa rencontre et lui dit :

« Ah ! que miss Rovel va être contente ! Elle avait deviné que vous arriveriez aujourd'hui. Elle est en bas, dans sa voiture ; je cours la prévenir. »

Raymond fut comme saisi à la pensée que Meg était là, qu'il allait la revoir sans avoir eu le temps de reprendre haleine. Il craignait de ne pas assez dissimuler l'impression qu'il éprouverait en la trouvant si changée, et de ne pas réussir à sauver le premier coup d'œil. Comme il venait de passer dans la salle des bagages pour y attendre sa malle, une petite main qui serrait très-fort pressait la sienne, et une voix dont le timbre s'était adouci, lui dit presque à l'oreille :

« Ah ! monsieur mon tuteur, que c'est bien à vous d'être homme de parole ! »

Il tressaillit, tourna vivement la tête vers la personne qui lui parlait et qui portait une toque de fourrure et une robe de drap bleu foncé ; mais il ne put voir son visage, que lui cachait un voile de grenadine très-épais. Le tenant toujours par la main, elle l'emmena dans un coin de la salle, et là, se plantant devant lui, elle leva subitement son voile. Il la regarda longtemps d'un air interdit. Si elle avait eu la petite vérole, il n'y paraissait guère ; elle avait conservé tous ses cheveux, tous ses yeux, la finesse et le velouté de son teint. Elle ne laissait pas d'avoir changé. Comme le disait une de ses lettres, une maladie tient lieu d'années et mûrit ce qu'elle ne détruit pas. Ses traits s'étaient formés, sa taille s'était élancée, son regard était moins vif, mais il avait plus de profondeur.

Il dégacha sa main, son visage s'assombrit, et il s'écria d'un ton courroucé :

« Miss Rovel, je n'ai jamais goûté les mystifications. »

—Oh ! bien, dit-elle en riant, voilà que vous vous fâchez parce que je ne suis pas aussi laide que je m'en vantais ? Permettez, je pourrais prendre cette grande colère pour un compliment, et ce serait le premier que vous me feriez. —Je ne suis pas d'humeur à vous en faire, répliqua-t-il sèchement. Je n'admets pas qu'on se moque de moi, et tout à l'heure je reprendrai le train.

—Vous n'en ferez rien, dit-elle, ce serait le procédé d'un vilain homme. Suis-je donc si criminelle ? J'ai taché de vous apitoyer, sans qu'autrement vous ne seriez pas venu. Or, je tenais beaucoup à vous voir.

—C'est un pari que vous aviez juré de gagner ? reprit-il. Miss Rovel, faites-moi la grâce de m'expliquer sur-le-champ ce qu'il y a de vrai et de faux dans tout ce que vous écriviez à ma sœur.

—Sur mon honneur, monsieur, il est faux que la petite vérole m'ait complètement défigurée ; mais il est vrai que j'ai pensé en mourir, que ce petit accident m'a inspiré beaucoup de sages réflexions, et que vous ferez dans mon caractère des découvertes qui vous charmeront. Il est faux que je sois très-malheureuse, cela n'est pas dans mes moyens ; mais il est vrai que je suis tourmentée par des embarras de conscience, par des incertitudes d'où je veux sortir à tout prix. Il est faux que j'aie besoin d'être consolée, je saurai toujours me consoler moi-même ; mais il est vrai que j'ai grand besoin de conseils, et que je n'en veux demander qu'à vous. Enfin, il est vrai, de toute vérité, que rien n'est plus charmant que les collines qui entourent Florence, que cette après-midi vous irez vous y promener, qu'au sommet du mont Oliveto vous trouverez une petite chapelle d'où l'on a un joli point de vue, que c'est un endroit très-solitaire, que vous aurez soin de vous y arrêter, que vers trois heures j'irai vous y rejoindre, et que nous y serons à merveille pour causer. Oh ! ne me dites pas non, mon cher tuteur ; c'est ma dernière fantaisie, le fin fond du panier. En attendant, Pamela va vous conduire à l'hôtel où je vous ai retenu une chambre. Vous y serez très-bien ; de votre fenêtre vous verrez l'Arno et des couchers de soleil couleur citron dont vous me donneriez des nouvelles. ... couleur citron, vous dis-je ; cela vaut le voyage. »

Et à ces mots, le saluant de la main, elle s'en vola sans attendre sa réponse.

VICTOR CHERBULIEZ.

(Fin de la seconde partie.)

Le roi Louis-Philippe avait nommé une commission dont M. Dupin se trouvait président. Elle déplut au roi par une franchise qui lui parut déplacée et il crut devoir la dissoudre.

En revenant du palais des Tuileries où ils avaient été appelés, M. Dupin dit à ses collègues :

—Il est bien pénible, Messieurs, d'être dissous après avoir été si francs.

ENTRE AMIS

Oh ! que le bonhomme avait raison de dire :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Phanor était le dernier né et aussi le plus beau de toute une famille de chiens.

Son maître, qui avait quelques obligations à un riche financier, crut ne pouvoir payer plus galamment sa dette qu'en faisant cadeau de Phanor à son protecteur.

Phanor fut aussitôt traité comme l'enfant de la maison. On lui servait sa pâtée, et quelle pâtée ! dans un grand bol de porcelaine, tout brillant de fleurs et de couleurs. Bien repu, il faisait la sieste, étendu sur un tapis de Smyrne. Il avait pleine licence de courir et de gambader comme un grand fou à travers les vastes jardins. Il se baignait aux heures chaudes du jour, dans l'eau claire et fraîche des grands bassins de marbre.

Malgré tout cela, Phanor n'était pas aussi complètement heureux que le vulgaire l'eût pu croire.

Pour les chiens comme pour les hommes, il est bien vrai de dire que « toute grandeur a sa misère. »

Mais, par exemple, la réciprocité n'est pas également vraie ; toute misère n'a pas sa grandeur.

La misère de Phanor, misère de toutes les heures et de tous les instants, était une de ces misères intimes que l'on rougit d'avouer tout haut, et qui ne sauraient s'exprimer honnêtement que par l'emploi des périphrases les plus ingénieuses et des allusions les plus voilées.

Parfois, au salon, pendant qu'on faisait de la musique, il prenait un air inquiet et troublé ; bientôt il disparaissait avec mystère sous la grande table. Là, dans l'ombre, il élevait une de ses pattes de derrière jusqu'à la hauteur de son oreille, et l'on entendait sur le parquet de grands battements sourds et réguliers. On eût pu croire que Phanor, devenu subitement mélomane, s'était mis à marquer le rythme et à battre la mesure.

Un beau jour, le maître de Phanor fit l'empte d'un singe qui avait été adoré comme dieu autrefois, dans son pays, sous le nom mélodieux de Godokoûnkara. Le matelot qui l'avait attrapé dans son bosquet sacré, l'avait, sans ombre de respect, affublé du nom vulgaire de Jack.

Ce matelot l'avait vendu à un saltimbanque, qui en avait fait un singe savant et lui avait farci la tête d'une foule de citations fort agréables à débiter dans le monde.

Phanor trouva que Jack était une bien vilaine bête, en quoi il fit preuve de jugement et de goût. « Décidément, se disait-il, il est trop laid, il n'y aura jamais de sympathie entre nous ! »

Si Jack eût connu sa pensée, il aurait pu lui dire en français : « Il ne faut jurer de rien ! » et en grec (car il savait le grec) : *Tu meleon est aoraton.* L'avenir nous est caché.

Du plus loin que Jack apercevait Phanor, il cherchait du coin de l'œil quelque meuble élevé où il put opérer sa retraite. Grinçant des dents, plissant la peau de son front, gonflant ses bajoues et roulant des yeux terribles, il sautait, au dernier moment, sur quelque corniche.

Une fois là, il allongeait le cou pour voir passer Phanor, et trépignant d'impatience, car il était partagé entre le désir de lui sauter sur le dos pour faire un peu d'équitation et la crainte d'être étranglé sur place.

Un jour que Phanor était dans un de ses accès de mélancolie, Jack lui dit, du haut d'un grand buffet :

« Dites donc, mon gros, savez-vous que vous m'inspirez le plus tendre intérêt, la pitié la plus vive. Allez, allez, ne prenez pas un air si confus et si embarrassé. Je ne veux point vous contraindre à des aveux pénibles. Je vous dirai cela en deux mots : Je sais où le bât vous blesse ; car, comme dit cet autre :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco (1).

—Je n'entends point le chinois, répon-

dit Phanor d'une voix languissante ; seulement, je vois à votre air que vous avez une âme compatissante. Je vous remercie donc de tout mon cœur.

—Je ne me bornerai point à de vaines paroles, reprit le dieu déchu ; et vous me voyez tout disposé à vous venir en aide.

—Vous, un dieu ! vous daigneriez...

—Pourquoi pas ? Apollon fut berger, et daigna, je suppose, compatir aux petites misères de ses moutons.

—Je ne connais, parmi les amis de mon maître, aucune personne du nom d'Apollon, répondit Phanor, après avoir fait un prodigieux effort de mémoire. Tout ce que je sais, c'est qu'il est au-dessous d'un dieu...

—Je puis avoir mes préjugés, répondit Godokoûnkara avec une dignité pleine de confiance ; en tous cas, je ne partage en aucune façon ceux de vos peuples de l'Occident. Dans mon pays, dans le beau pays du soleil... vous allez voir !

Lâchant alors un plumeau qu'il était en train de grignoter pour passer le temps, il sauta prestement sur une chaise et attira à lui la tête de son nouvel ami.

« Qu'est-ce que ces bêtes-là peuvent se dire à l'oreille ? » marmotta le valet de chambre Baptiste, en entr'ouvrant la porte.

Baptiste venait de faire une petite causette à la cuisine ; il rentrait pour faire son ouvrage, mais sans se presser, en sifflant, les deux mains dans la grande poche de son tablier.

« Oh ! s'écria-t-il avec horreur, en apercevant tout à coup les tristes restes de son beau plumeau neuf. Et il ajouta aussitôt en montrant le poing au dieu déchu : — Vilain macaque, tu me le payeras ! »

Le vilain macaque jeta un coup d'œil rapide du côté du buffet, son château fort, et voyant que l'ennemi lui avait coupé la retraite, sauta de sa chaise et alla se tapir derrière le gros Phanor.

Phanor se dressa vivement sur ses quatre pattes, montra toutes ses dents à l'infortuné Baptiste et fit entendre un grondement de sinistre présage.

Le dieu, subitement rassuré, allongea la tête et fit à Baptiste une grimace si diabolique, que le malheureux battit précipitamment en retraite.

Il ne se crut en sûreté que quand il eut donné à la porte un double tour de clef.

Depuis cette journée à jamais mémorable, le singe et le chien sont amis, mais là, ce qui s'appelle amis intimes.

Phanor, dans sa reconnaissance, rumine à toute heure du jour des pensées vagues que le dieu déchu formulerait ainsi :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Quant à Godokoûnkara, ayant fait de Phanor sa monture, son séide, son garde de corps, il brave la colère de Baptiste, les insidieuses attaques des chats et les défenses du jardinier, dont il dévaste impunément les plates-bandes et les espaliers. Bien souvent, d'un air grave et réfléchi, il se gratte la troisième côte. On se demande à quoi il pense. Il est en train d'arranger à son usage un vers bien connu :

L'amitié d'un gros chien est un bienfait des dieux !

J. LEVOISIN.

UNE NOUVELLE MERVEILLE EN MEDICINE. — Jusqu'à il y a peu d'années, les remèdes prescrits pour la destruction des vers du système humain étaient de la nature la plus dangereuse et la plus dégoûtante ; les petits enfants, malgré leur résistance, recevaient des doses de dolie, de jalap, de calomel, et d'autres minéraux drastiques et corrosifs, sans que pour cela le but désiré fût atteint. La méthode est maintenant bien différente ; les délicieuses confections connues sous le nom de « Pastilles végétales de Devins pour les vers » ne manquent jamais de chasser les vers.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Empire pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

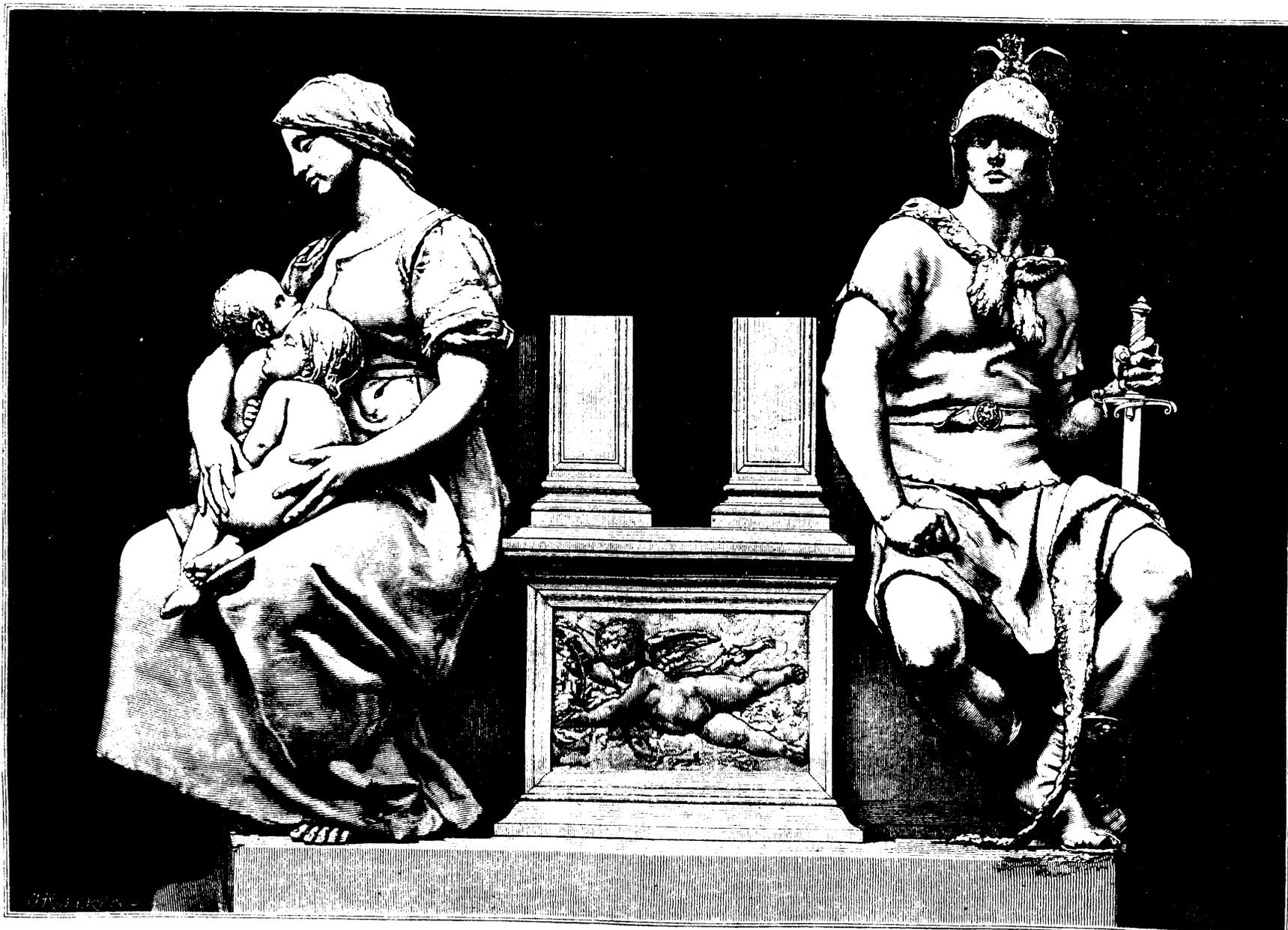
Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU, 223, rue McGill, Montréal.

(1) J'ai connu le malheur, je sais y compatir.



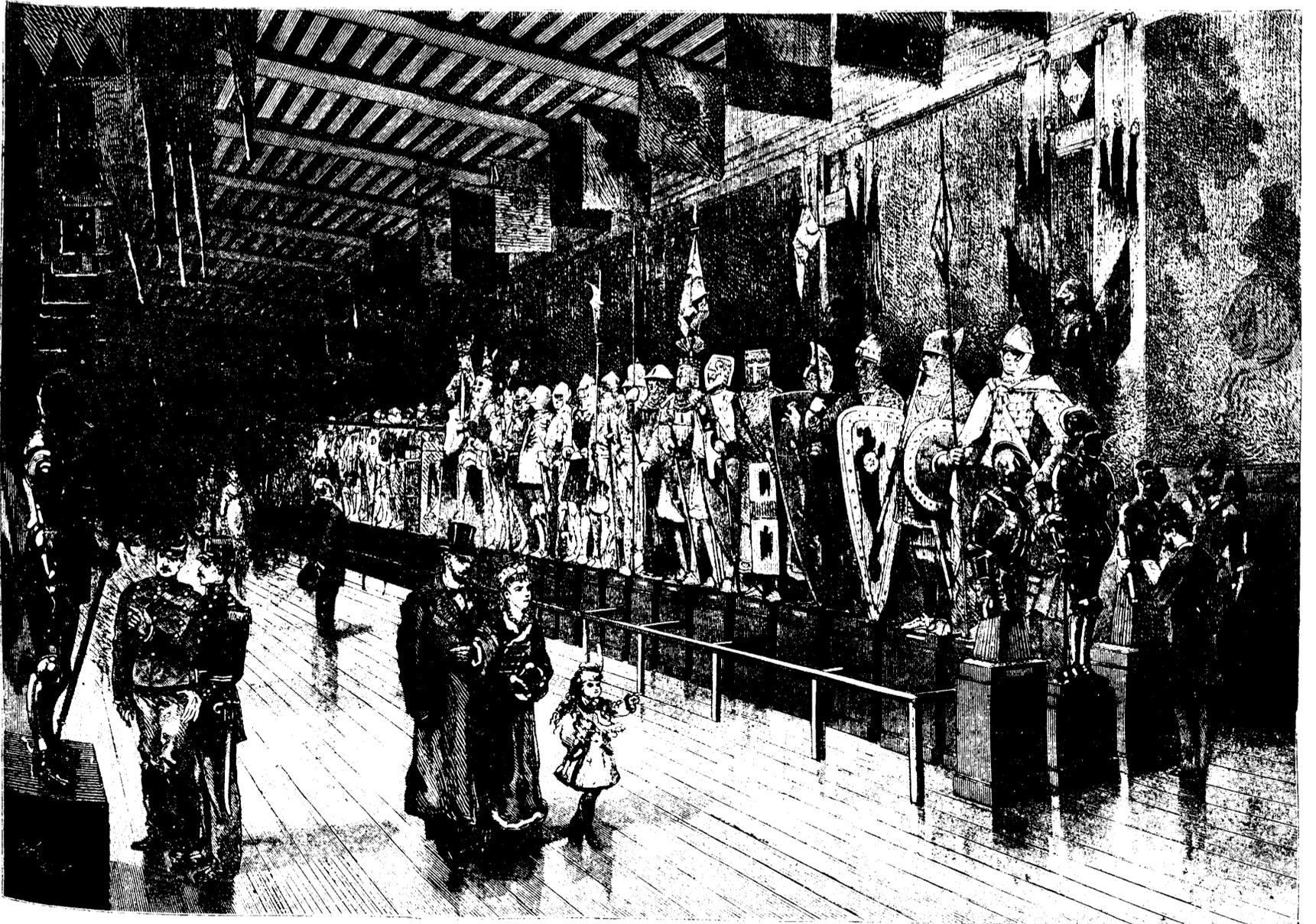
ATTAQUE D'UNE DILIGENCE DE LA MALLE PAR DES INDIENS



LA CHARITE ET LE COURAGE MILITAIRE. — STATUES DE M. PAUL DUBOIS
Figures destinées à un monument qui doit être érigé à Nantes, au général Lamoricière



ENTRE AMIS



MUSÉE D'ARTILLERIE- LA NOUVELLE COLLECTION DES COSTUMES MILITAIRES FRANÇAIS DE CHARLEMAGNE À LOUIS XV

LETTRES PARISIENNES

XIV

DE LA TOILETTE

Il y a des mots auxquels l'usage et le temps procurent "de l'avancement," absolument comme l'état militaire et les services civils en assurent aux hommes. De modestes et simplement significatifs qu'ils étaient au début, ils deviennent insensiblement compliqués : une masse d'idées faisant boule de neige s'attachent à eux chemin faisant. C'est la goutte d'eau arrivée à la mer, et impliquant, à cause de son parcours, mille noms de villes, de pays, de ruisseaux, de rivières et de fleuves.

Tel, vous allez le voir, le mot *toilette*.

* *

Je n'en connais point qui ait parcouru plus de chemin, depuis le radical *toile*, qui vient du latin *tela*, comme soie de *seta*, jusqu'aux dernières et contemporaines acceptions de son diminutif *toilette*.

Car nous sommes loin, vraiment, du premier sens attaché à ce nom, qui n'a rien signifié de plus d'abord que *petite serviette de toile*. Sans doute, pour vous comme pour moi, il s'agit toujours, le matin, des soins de propreté et ablutions que comporte la serviette ; mais n'y a-t-il donc que cela dans les profondeurs de votre cabinet, et ce mot : "une jolie toilette," ne soulève-t-il pas aussi une idée d'ajustement, de parure, de costume, de tout ce qui constitue enfin le charme de cette chose importante qui s'appelle "la mise" ?

* *

Où sont les jeunes filles élégantes et les mères radieuses qui, en laissant échapper cette exclamation : Une jolie toilette ! songent aujourd'hui à la petite serviette de toile ?

C'est un peu le cas de redire avec le chevalier d'Aceilly :

Alfama vient d'equus, sans doute ;
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ce qui n'a pas changé, c'est la fureur de voir restée héréditaire chez les fils et les filles d'Eve, mais dans de moindres proportions pourtant que la fureur d'être vu. Et nous avons là, entre ces deux termes, toute l'histoire, toute la raison d'être de la toilette.

* *

Quand je dis toilette, je voudrais bien ne pas dire coquetterie. Mais comment distinguer aujourd'hui ? Comment reprendre au courant la goutte d'eau qui s'y est mêlée ? Comment isoler ce qui, par le fait des conventions, des usages et des passions, s'est amalgamé, comme la nourriture dans le sang, comme les sucs de la terre dans la plante ?

Or, il y a aujourd'hui un courant, où le besoin fictif se mêle naturellement et grossièrement au besoin réel, le coudoie, le pénètre, l'absorbe, lui prend son étiquette pour la mettre, ici sur une pommade, là sur un ruban, ailleurs sur un flacon... Et la preuve, c'est que lorsque le riche vient à déchoir, il manque toujours de plus de choses que le pauvre.

* *

Et qui met dans le courant cette mode ? Qui arbore ce drapeau de convenance et de bon goût ? Qui insinue ces besoins fictifs dont nous parlions tout à l'heure, besoins qui font marcher le commerce, sans doute, mais en infligeant bien des accrocs aux bonnes mœurs... ? C'est... j'aimerais mieux ne pas le nommer : mais on n'est pas maître de se passer d'un mot inventé par Alexandre Dumas — c'est le demi-monde.

Il se trouve ainsi que, grâce à la toilette, le demi-monde fait la loi au monde entier, surtout au monde honnête, et que, reprenant un mot connu, il peut dire : Si je le quitte, c'est pour qu'il me suive.

* *

Enveloppée de soie, constellée de bijoux, floconnée de dentelles, la courtisane passe dans son landau au milieu des équipages armoriés ; et aux mille regards qui se fixent sur le caprice inédit de son chapeau ou sur son corsage nouveau-modèle, elle comprend que mille femmes honnêtes enragent de la voir, et qu'elles vont lui décerner, en l'imitant demain, le sceptre du bon ton et la royauté de la mode.

Rien ne lui coûtera pour pousser plus loin encore ses audacieuses innovations. Car la malheureuse est la chose de quel qu'un, l'objet de luxe, la breloque de quel qu'un. C'est l'esclave adulée, mise à prix et secrètement méprisée, que se dispute, comme un cheval de race, une jeunesse ivre de richesses oisives et de fatuité.

* *

Et ce sont ces modes maudites que la mère chrétienne elle-même va imposer à sa fille, dont la candeur grimace douloureusement sous un extérieur qui n'est que le mensonge et le travestissement de son âme. Elle n'est pas sortie du couvent, que déjà on la déguise. La voilée ensevelie sous des nœuds de rubans, les rubans retombent sur de légers bouffants, les bouffants sur des jupes soufflées, les doubles jupes sur de triples trains... et tout cela, sous le très-sérieux prétexte de n'être pas ridicule !

Pour l'amuser, on la conduit au bal le pied meurtri par l'étau de bottines trop étroites, montées sur des talons trop hauts ; et en la voyant, quelque précieux se pâmera d'admiration, en lui disant comme Marivaux peut-être : Si j'avais un pareil pied, je le porterais toujours à la main.

* *

Il arrive aussi parfois que le sujet est si précoce, qu'il a plutôt besoin d'être contenu que d'être initié : témoin, cette fillette à qui il tardait beaucoup de quitter le costume de son âge pour prendre celui de grande demoiselle.

"Vois-tu, maman, c'est très-incommode les jupes courtes.

— Et pourquoi cela, ma mignonne ?

— Parce que, quand il pleut et qu'il y a de la boue, on ne peut pas se retrousser."

Le mot est caractéristique ; il dénonce assez haut la manie fâcheuse qu'ont les parents d'applaudir les prétentions minaudières du jeune âge, et de lui proposer comme objectif les toilettes et les manières de l'adolescence et de l'âge mûr.

* *

Il n'y a plus d'enfants ! Voici bien longtemps qu'on le dit ; et ne pourrait-on pas ajouter qu'il n'y a plus de vieillards ?

Voici un savant : un de ces rares savants qui ont pâli sur les livres et vieilli dans le travail assidu. Ses cheveux en sont devenus blancs, ses yeux en sont devenus rouges. Mais il n'a eu que peu de rapports avec son tailleur, et il ignore profondément la coupe des nouveaux habits. Sans y prendre garde, il brosse éternellement le même chapeau chauve et le même pardessus rapé. Ses souliers sont démodés et rongés, sa cravate est nouée antiquement, son gilet est presque historique.

Eh bien, les enfants musqués d'à présent ne verront que ces détails et se moqueront de lui, en même temps que ses contemporains, assortis minutieusement à tous les artifices d'aujourd'hui, le prendront en pitié du haut de leur ratelier emprunté et de leurs faux cheveux, obstinés qu'ils sont, pour leur propre compte, à réparer des temps irréparables outrage.

* *

On ne sait pas, on ne saura qu'un jour du jugement, ce qui se gaspille de temps et d'argent dans ces vénérables cabinets de toilette, laboratoires d'un âge qui ne se décide pas à vieillir.

Vous y verriez avec stupeur, en face d'une psyché, tout un rayon de substances chimériques étiquetées de noms bizarres : flacons alignés avec art et puisés aux fontaines de jouvence de l'industrie parisienne ; fards, parfums, eaux lustrales, cosmétiques, destinés à confondre les fils d'argent assez nombreux, pour faire une insolente antithèse à l'ébène de la chevelure ;

moyens de faire d'ingénieuses additions à celle-ci, etc., etc.

* *

Hélas ! cela vous dit assez que la maîtresse de céans est sur le bord de cet âge, limite suprême qu'on ne se décide à franchir que lorsqu'il le faut absolument, et qu'on a épuisé vingt recours en grâce. Et que sera-ce si elle est à la fois vieille et laide !

Car elle n'ignore pas que, si la vieillesse est un péché dont chacun se rend coupable avec l'âge et le temps, la laideur est un crime originel pour lequel un certain monde n'admet pas d'excuse. Selon le proverbe, il vaut mieux rencontrer deux enterrements qu'une femme vieille, et trois créanciers qu'une femme laide.

Aussi, que ne fera-t-elle pas pour le paraître moins !

* *

Levée avec le soleil, elle épie devant sa glace les moindres traces de végétation blanche dans sa chevelure éclaircie. Vite, une encre quelconque pour noyer les indiscrets ! Les paupières sont-elles gonflées ou alanguies ? vite une épingle au feu pour accentuer ce morne regard ! Et puis, la poudre de perle enlèvera peut-être ce jaune aux dents, et la pâte onctueuse aura raison de ces outrageantes rides.

Et pendant une heure, deux heures peut-être, ce seront des anxiétés sur l'effet à produire, des répétitions multipliées de toilette, des tortures véritablement insensées... Et elle ne sortira de là pour commencer à vivre un peu, que quand le soleil sera déjà plus d'à moitié de son cours ; elle n'apparaîtra que lorsqu'elle aura mis des points sur tous les *i* de la beauté dont nous savons les secrets intimes.

* *

C'est triste, n'est-ce pas ? Eh bien, cette pauvre femme est contente. En passant devant sa double glace, elle se regarde une dernière fois pour se composer un sourire, avant de faire son entrée. Heure solennelle pour elle ! moment où elle voudrait pouvoir se dédoubler, afin qu'une moitié d'elle-même s'inclinât devant l'autre... Hélas ! c'est tout ce à quoi elle pourrait certainement prétendre ; car elle sera, bien sûr, la seule à s'admirer.

Et cette nuit, bien tard, elle reviendra épuisée au même cabinet, pour y déposer... ses fausses nattes, ses fausses dents, sa fausse taille... et enfin—mais seulement en se couchant—son faux rire.

* *

Un moraliste a écrit : Préoccupée d'une démarche ou d'une visite importante à faire, un homme se dit : *Que dirai-je ?* une femme se dit : *Que mettrai-je ?* et je suis bien aise d'ajouter que ce moraliste est une dame.

C'était bien connaître son sexe et lui donner, sous une forme ingénieuse, une très-utile leçon. Le fait est que la femme est naturellement plus coquette que l'homme, plus préoccupée de chiffons, plus inquiète de plaire, et volontiers, dit le même auteur, elle s'étourdit sur la marche ravageuse du temps, est sourde aux avertissements de la mort, et oublie, en passant opulente et fière, qu'elle porte en elle-même son propre squelette.

* *

Mais laissons ce sermon à notre auteur, et finissons par une anecdote.

Chacun sait que la moindre chambrière est coquette aujourd'hui ; et qu'entre elle et ses maîtresses, elle tient à ne laisser (pour ce qui est de l'apparence surtout) que la plus petite distance possible. Il n'est pas jusqu'aux cuisinières qui ne veuillent se payer nattes, chignons, crêpes, bandeaux et faux cheveux : passion qui—dans leurs fonctions surtout—ne laisse pas que d'être dangereuse et de donner à penser, les faux cheveux n'ayant point d'habitude la vertu de retenir les naturels et réciprocement.

Cham représente donc un célibataire tirant quelque chose de son potage, et se tournant vers sa cuisinière de son air le plus gracieux :

"Je vous remercie, Joséphine, dit-il ; mais la prochaine fois, servez-les-moi dans un médaillon."

TH.-B. DE LA GUERCHÈ.

A PROPOS D'UNE VERSION GRECQUE

C'était l'heure de la récréation au collège de Juilly, resté, malgré la tempête révolutionnaire, aux mains des Oratoriens, qui lui avaient fait acquérir une si haute renommée. Un jeune élève, de douze ans environ, à la figure ouverte et franche, au lieu de se mêler aux jeux de ses camarades, se promenait silencieusement et tristement dans un coin de la cour, lorsqu'un élève de rhétorique, de deux ans plus âgé que lui, vint lui frapper sur l'épaule.

— Qu'as-tu donc, petit Pierre, pour être si triste aujourd'hui ?

— Mon bon Victor, j'ai du grec pardessus les oreilles ; le grec m'ennuie, il m'assomme, il me fera mourir de chagrin.

— Quoi ! c'est pour quelques malheureuses versions grecques que tu te désolais ainsi ?

— Mais il y a bien de quoi !... Mon papa doit venir ici dans deux ou trois jours, et j'espérais le décider à m'emmener à Paris pour y passer les vacances de Pâques... Par malheur, mon papa a un goût particulier pour le grec ; on ne manquera pas de lui dire ma faiblesse en version, et je n'irai pas à Paris... Huit grands jours de bonheur vont m'échapper à cause de cette horrible langue !...

Et, en parlant ainsi, le petit essayait, du revers de sa main, les larmes qui roulaient brûlantes sur son charmant visage.

— Console-toi, lui dit le rhétoricien, et viens prendre ta part d'une partie de balle ; je ferai tes versions, tu les copieras et tu iras à Paris.

— Oh ! Victor, si tu fais cela...

— Je le promets, et l'on sait bien que je ne manque jamais à ma parole.

Les larmes du petit Pierre se séchèrent, son chagrin si noir se dissipa comme un nuage, il se livra au jeu avec toute l'ardeur de son âge et de son organisation vive et impressionnable. Victor, lui, tint parole : le secret fut bien gardé, et ce fut une surprise générale, dans la classe de quatrième, de voir le petit Pierre, dont la faiblesse en version grecque était pour ainsi dire passée en proverbe, secouer en quelque sorte son dégoût naturel pour cette langue, et laisser loin derrière lui ceux de ses camarades qui, jusque-là, avaient passé pour être les plus forts sur ce point. Le père de Pierre arriva, et, enchanté des progrès de son fils, il consentit à l'emmener à Paris.

— Victor, dit Pierre, avant de partir, à son ami le rhétoricien, je te dois le plus grand bonheur que j'aie jamais goûté ; je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers toi ; mais quoi qu'il puisse arriver, je jure de t'être en aide partout et toujours... Je le jure, et ceci n'est pas un serment d'enfant.

Douze années s'écoulèrent : Victor était devenu un négociant très-ordinaire. Pierre, au contraire, était avocat, et l'une des gloires du barreau français.

"Ses débuts, dit un de ses biographes, furent autant de triomphes : le jeune avocat étudiait encore moins les dossiers qu'il ne les devinait : homme de passion et homme de chiffres, il mettait de la passion dans les chiffres et des chiffres dans la passion, et il rehaussait le ton d'un débit chaleureux et d'une vigueur d'argumentation irrésistible."

C'était vers la fin de l'Empire ; le talent du jeune avocat était dans toute sa force et dans toute sa splendeur, lorsqu'il reçut de Nantes une lettre ainsi conçue :

"Je suis malheureux, emprisonné, accusé d'un crime, et, bien qu'innocent, il est probable que je n'échapperai pas à une condamnation infamante, si une voix puissante ne s'élève pour moi devant mes juges. Fasse donc le ciel que vous n'ayez pas entièrement oublié le rhétoricien Victor et les versions grecques, car vous seul pouvez être mon sauveur."

Deux jours après la réception de cette lettre, l'avocat arrivait à Nantes; une nuit lui suffit pour étudier les pièces du procès. Le négociant était accusé de banqueroute frauduleuse; des charges terribles s'élevaient contre lui; mais au banc de la défense était assis cet homme à la parole puissante, dont le génie savait unir les arguments de la plus froide raison aux élans du plus chaleureux enthousiasme; son triomphe fut complet, et Victor, libre de la sortie de l'audience, se jetait dans ses bras, en s'écriant: — Je te dois l'honneur, ma vie t'appartient!

Hélas! rien n'est stable ici-bas; tout va se modifiant sans cesse, et la transformation est prompte chez les hommes ordinaires. Remontés sur le trône de leurs ancêtres, les Bourbons venaient d'en redescendre de nouveau. L'illustre avocat s'était fait volontaire royal pour défendre, avait-il dit, l'antique alliance de la royauté et de la liberté. Mais Napoléon, comme un vent de tempête, avait dissipé ces obstacles fragiles opposés à sa puissance; vaincu par la force matérielle, le grand orateur avait, lui aussi, quitté la capitale en fugitif.

Errant dans les départements, il tomba aux mains d'une de ces bandes de partisans organisées à la hâte sous le nom de *compagnies franches*: ces soldats sans discipline le conduisent à leur chef, et l'avocat reste muet de surprise en reconnaissant en ce chef, Victor, le rhétoricien de Juilly, plus tard accusé d'un crime, et que son éloquence avait sauvé.

— Malheur à toi, Pierre! lui dit ce chef: en révolution, qui n'est pas pour nous est contre nous; tu n'es pas seulement mon ennemi, maintenant, tu es l'ennemi de la patrie...

— Victor! est-ce bien toi qui parles ainsi?

— Pas de phrases! Les Bourbons m'avaient jeté en prison, ils voulaient ma tête... à mon tour de les faire trembler, eux et leurs partisans.

Et l'avocat fut jeté en prison. Mais cette fois l'orage, quoique terrible, passa vite; les Bourbons arrivèrent de nouveau aux Tuileries. Des cours prévôtales furent instituées.

Un jour, un accusé comparait devant l'une de ces cours. Ce malheureux, arrêté les armes à la main, alors qu'il attaquait l'autorité royale, semblait voué à la mort, et, pendant qu'on le conduisait devant ses juges, l'échafaud se dressait à son intention.

Les débats étaient ouverts; des charges tellement accablantes s'élevaient contre l'accusé que la défense semblait impossible.

Tout à coup, au milieu de l'auditoire, une voix forte et vibrante demande à présenter quelques observations; puis on voit s'avancer à la barre un homme d'une taille majestueuse et dont le visage porte l'empreinte du génie.

— Pierre! Pierre! s'écria l'accusé à la vue de cet homme, je ne mérite pas... Oh! non, je ne mérite pas...

Il ne put achever et retomba sur son banc, suffoqué par ses larmes. Alors, la voix puissante du grand orateur se fit entendre de nouveau, et chacune de ses phrases pénétra comme un fer rouge et acéré jusqu'au cœur des juges; sa logique inflexible obligea chacun d'eux à faire un retour sur lui-même, à interroger sa conscience, et, contre toute attente, grâce à cette éloquence entraînante, l'absolution de l'accusé fut prononcée. Aussitôt de bruyantes acclamations partent de tous les points de la salle:

— Vive Berryer! gloire et honneur au prince des orateurs français. En vain la force armée veut s'opposer à la grande manifestation; cinquante jeunes gens le portent en triomphe jusqu'à son hôtel. Là arriva bientôt Victor, qui ne put que se jeter aux pieds de son sauveur.

— Embrasse-moi! s'écria ce dernier en lui tendant la main; j'avais deux raisons pour ta défense: d'abord, je n'ai pas oublié les versions grecques, et puis j'ai consacré ma vie à défendre l'antique alliance de la royauté et de la liberté!

UN AVERTISSEMENT DU SAINT OFFICE À GEORGES ST. AIMÉ

Nous lisons sous ce titre dans le *Franc-Parleur*:

“ Par un lettre en date du 25 novembre dernier, la Congrégation du Saint Office, par Son Eminentissime secrétaire, le cardinal Caterini, a chargé Mgr. de Montréal de me signifier que, dans deux brochures signées par moi, du pseudonyme de Georges St. Aimé et condamnées toutes deux par Mgr. Baillargeon, “ j'ai attaqué “ d'une manière violente et irrévérencieuse “ tant les déclarations du saint Siège que “ les actes de l'autorité diocésaine... *durum librorum latratum nomen Georges “ St. Aimé præferentium, quibus tam de- “ clarationes S. Sedis, tum acta auctorita- “ tis diocesane acriter et irreverenter im- “ petrabat (auctor):* qu'en conséquence, “ toutes les peines portées contre moi et “ contre ces deux brochures par Mgr. Bail- “ lergeon, ont été tout à fait justes et mé- “ ritées; que j'ai encouru les censures et “ l'irrégularité; qu'il m'est strictement in- “ terdit d'écrire davantage, soit des bro- “ chures, soit des articles de journaux sur “ la question des classiques, que je signe “ de mon vrai nom ou d'un pseudonyme; “ que si j'accepte enfin ces avertissements “ et ces prescriptions, promettant sérieu- “ sement de m'amender, Sa Grandeur Mgr. “ de Montréal pourra me relever, de par “ autorité pontificale, de toutes les peines “ encourues.”

“ Comme ces deux brochures ont fait grand bruit, je crois devoir, puisque Rome les juge fort condamnables dans leur forme, rendre la condamnation qui me frappe aussi publique que possible.

“ Malgré la lettre que Son Eminence le cardinal Patrizzi écrivait à Mgr. Baillargeon, au nom du St. Office et à la date du 15 février 1867, je crus qu'il n'était aucunement défendu d'insister souvent sur ce qu'avait réglé le saint Siège relativement aux études, pour qu'on le mit partout parfaitement en pratique; qu'il m'était toujours permis d'écrire au Canada comme le font encore actuellement en Europe, Mgr. Gaume, Mgr. l'archevêque d'Aquila, Son Eminence le cardinal d'Avanzo, évêque de Calvi et Teano, ainsi que beaucoup d'autres, d'autant plus que d'illustres person- nages m'exhortaient à le faire. Je crus encore que, en égard aux actes de l'auto- rité diocésaine, je me tenais dans les li- mites tracées par d'éminents prélats, en- tr'autres par Mgr. de Dreux-Brézé et Mgr. Parisi, vu surtout que je m'efforçais de prendre pour modèle les répliques faites publiquement à de vénérables évêques par Mgr. Gaume et Dom Guéranger, abbé de Solesmes.

“ Quant aux peines portées contre moi et contre mes brochures, je les ai jugées nulles et de nul effet, m'appuyant tant sur la théologie que sur plusieurs très-graves autorités du pays et de l'étranger. Je savais, cependant, que je devais respec- ter extérieurement les prescriptions de la circulaire de Mgr. Baillargeon dans tout ce que ces prescriptions contenaient qui n'était point de nature à me faire connaître comme étant Georges de St. Aimé. Aussi, voilà pourquoi je n'ai jamais plus rien écrit sur la question des classiques, tant que je suis demeuré dans le diocèse de Québec.

“ Maintenant, le St. Office déclare que je me suis trompé, que j'ai mal agi et me défend d'écrire davantage. Je n'ai point à raisonner, à hésiter, encore moins à dis- cuter et à chercher des échappatoires. Mon devoir est d'accepter la leçon qui m'est donnée, de me soumettre et je me soumetts de grand cœur. J'ai voulu, comme je vou- drai toujours, une obéissance pleine et en- tière, non-seulement aux paroles du Pape, mais aux décisions des saintes Congrégations romaines; je suis heureux d'avoir à pratiquer publiquement ce que j'ai constamment enseigné dans mes écrits. N'ayant voulu servir que la sainte cause du bien, je cesse d'agir quand la voix si sage et si autorisée de Rome prononce que mes travaux sont mauvais et partant nuisibles.

J'ai voulu obéir au saint Siège en écrivant, je lui obéirai encore en m'abstenant d'é- crire. Je cesse d'écrire non-seulement sur la question des classiques, qu'il ne m'est plus permis de traiter, mais sur toute autre question, parce que, désormais, mes écrits n'obtiendraient aucun bon résultat. Je bénis Dieu de l'humiliation qui pèse sur moi, et je suis convaincu que cette humiliation servira mieux sa cause que les plus beaux écrits que je pourrais faire. *Bonum mihi quia humiliast me.*

“ Il ne me reste plus maintenant qu'à demander très-humblement excuse à toutes les autorités diocésaines que j'ai pu offen- ser dans mes écrits. Je demande tout particu- lièrement mille excuses à Mgr. l'arche- vêque de Québec pour tout ce dont j'ai pu me rendre coupable à son égard.

“ En terminant, je prierai tous ceux que j'ai combattus de croire que je ne sais ni haïr, ni avoir de la rancune. Je n'en ai jamais voulu à qui que ce soit, et ma plume n'a jamais servi la passion. Je n'ai haï et je ne haïs que le Pape et le mal.

“ Je prie les journaux canadiens-fran- çais de vouloir bien reproduire cet écrit.

“ LUCI, “ alias

“ ALEXIS PELLETIER, Ptrc.”

NECROLOGIE

La mort qui, depuis deux ans, avait si cruellement décimé la famille de M. Narcisse Faucher de St. Maurice, grand connétable, à Québec, vient de la plonger de nouveau dans l'affliction. Le 15 de janvier dernier, M. Narcisse-Henri J.-B. Faucher de St. Maurice expirait à la demeure de son père, après une longue et cruelle maladie, contractée le printemps dernier, lors de l'incendie du faubourg Montcalm, où son zèle et sa charité envers les malheureuses victimes de la conflagration l'avaient emporté sur la faiblesse de son organisation.

Né à la Canadière le 26 février 1857, M. Narcisse-Henri Faucher n'avait pas encore atteint sa vingtième année. Il terminait avec succès sa rhétorique au Petit-Séminaire de Qué- bec, lorsque la mort est venue l'arracher à l'amour de ses parents, à l'affection de ses amis et à ses si doux rêves de la jeunesse qui naguère, hélas! lui souriait avec tant de séduisantes promesses.

NOUVELLES DIVERSES

— Il y a maintenant trois bateaux traversiers entre Lévis et Québec.

— Les brefs pour l'élection de Kamouraska ont été émanés. La nomination aura lieu le 12 février.

— L'hon. M. Laframboise, M. P. P., doit, dit-on, être nommé juge de la Cour Supérieure pour le district de Gaspé.

— Magloire Blanchette, trouvé coupable d'a- voir mis le feu à Saint-Hyacinthe, en septembre dernier, a été condamné à sept années de déten- tion au pénitencier provincial.

— Le procès de Hugues Blanchette, frère de Magloire, accusé aussi d'incendie, a été remis au prochain terme de la cour criminelle du district de Saint-Hyacinthe.

— M. C. A. Pantaléon Pelletier a été nommé sénateur le 26 janvier, et il a prêté serment d'office comme ministre de l'agriculture. Il est ensuite parti pour Québec en compagnie de M. Laurier, pour arranger ses affaires privées.

— La Cour Suprême aura une session spéciale, à Québec, le premier mars prochain, pour en- tendre la cause des entrepreneurs du chemin de fer Intercolonial contre le gouvernement, la plupart des témoins résidant dans ce district.

— Une dépêche spéciale de Rome mande que le Pape a eu une syncope dimanche, le 21. Il donna une audience le jour suivant, mais, suc- combant à la fatigue, il eut une rechute. Après avoir recouvré connaissance, il a reçu la visite de plusieurs personnes.

— Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur Letellier a reçu, lundi, des adresses de l'Uni- versité-Laval, des magistrats, de l'Institut-Canadien, de la Société Saint-Jean-Baptiste, de la corporation de Québec, de la corporation de Saint-Sauveur, et du Club des Chasseurs.

— Vendredi après-midi, les membres du bar-reau de Québec sont allés en corps présenter une adresse au Lieutenant-Gouverneur, dans la salle du conseil législatif. M. Dunbar, bâton- nier de la section de Québec, a lu l'adresse à laquelle Son Excellence a répondu de la ma- nière la plus heureuse.

— Un double meurtre a été commis hier soir dans l'établissement de Gentry, comté de la Saline, Arkansas. Madame H. J. B. Taylor et Madame McH. Slauer, femmes de planteurs, ont été assassinées de sang froid. Elles demeu- raient dans la même maison. Les deux maris étaient allés à la ville y vendre leurs produits. Le vol a été le mobile du crime.

— Un jeune fermier est arrivé à Ottawa, mer- credi dernier, dans le but de continuer son voyage jusqu'à San Francisco. Il avait dans sa poche la somme de \$250. Il fit la rencontre d'un industriel nommé Finney qui l'engagea à entrer dans une buvette.

Le jeune fermier y fut retenu presque toute la nuit. Il se fit voler tout son argent et Fin- ney a été appréhendé sous soupçon. Un com- plice de Finney nommé Lamontagne fut aussi arrêté, mais il réussit à s'échapper.

— La compagnie manufacturière de Bucking- ham a l'intention d'établir une filature de coton à l'embouchure de la rivière au Lièvre. Elle aurait la matière première pour rien et 17 par 100 de rabais sur le tarif. On pense que plusieurs bons ouvriers canadiens-français des Etats-Unis seraient contents d'accepter les gages de la compagnie et profiteraient de cette occasion pour se repatrier.

— A une assemblée des membres du conseil municipal du village de Saint-Jérôme, tenue le 23 janvier dernier, J. B. L. Villemure, éc. r., notaire, a été unanimement élu maire du dit village.

C'est la troisième fois que M. Villemure est promu à cette position honorable.

Cette dernière nomination témoigne haute- ment de l'estime et de la considération que portent à cet estimable citoyen les contribuables de ce village.

M. Villemure doit à l'abnégation de ses inté- rêts personnels pour ne s'occuper que de la chose publique, la position de premier magis- trat du beau et florissant village de Saint- Jérôme.

Rome, 23 janvier.— Dans la chambre des dé- putés, pendant un débat sur le projet de loi contre les abus de pouvoir par le clergé, le mi- nistre des cultes et de la justice a déclaré que la loi qui concerne les garanties papales a été un engagement solennel et inattaquable donné au monde catholique de respecter l'indépendance complète du Pape, dans l'exercice de son pou- voir spirituel. Il est déterminé à respecter cette loi et ne permettra pas aux amis du ministère d'entretenir aucune illusion sous ce rapport.

— Un avocat du New Hampshire, M. Jere- miah Mason, se trouvait d'office, devant une cour de Portsmouth, pour défendre un pauvre diable de voleur que son métier n'avait pas en- richi. Le juge prie M. Mason de passer avec l'accusé dans un cabinet voisin et de donner à son client le conseil qu'il croira le plus sûr. Au bout d'un quart d'heure, M. Mason ouvre la porte, entre dans la salle et va de l'air le plus tranquille s'asseoir au banc de la défense. “ Eh bien! et le prisonnier? dit le juge.— Il a filé, répond le malin procureur; votre honneur m'a dit de lui donner le meilleur avis, et comme il m'a avoué qu'il était coupable, j'ai pensé qu'il ne pouvait mieux faire que de déguerpir, ce que je lui ai conseillé de bonne foi, et ce qu'il a fait avec une parfaite obéissance.”

— Deux pêcheurs de Collinsville (Californie), l'un russe, l'autre grec, qui, ne pouvant se mettre d'accord sur la question d'Orient, s'é- taient battus une première fois le jour de Noël sans résultat, ont recommencé le mardi suivant. Le Russe était armé d'un revolver, le Grec d'un stylet. Le conflit a eu lieu sous les yeux de nom- breux témoins, qui se sont empressés de séparer les belligérants, dès que le Russe a eu déchargé les sept coups de son revolver. Le Grec, qui avait le corps troué par cinq ou six balles, a été transporté à Benicia, où il est mort au bout de quelques heures. Le Russe avait reçu dix-huit coups de stylet dans la poitrine, les épaules, la tête et les bras. On l'a transféré dans l'hôpital français de San-Francisco, et il vivait encore aux derniers avis.

— Un fait presque incroyable (dit le *Consti- tutionnel*) nous a été révélé, dimanche dernier, au prône de la grand messe, à la cathédrale, par Sa Grandeur Mgr. des Trois-Rivières: c'est le chif- fre épouvantable d'environ \$117,000 qui ont été payées pendant le temps de la navigation, l'été dernier, pour la boisson qui est arrivée à Trois- Rivières.

Après informations minutieuses, Monseigneur a constaté que les vapeurs de la compagnie du Richelieu y en avait apportée pour au-delà de \$73,000, et que par d'autres voies il en est venu pour environ \$40,000.

Comme Sa Grandeur l'a fait remarquer, toute cette boisson n'a pas été dépensée dans la ville; quelques paroisses des environs en ont sans doute pris leur part; mais, d'un autre côté, il ne faut pas oublier non plus que des vapeurs font étapes à la Rivière-du-Loup, à Yamachiche, à Nicolet, au Port St. François et à Batiscan, et quelques marchands de ces localités et autres environnantes ont dû s'approvisionner ailleurs qu'à Trois-Rivières, de sorte que ce district doit en avoir reçu pour \$200,000 pendant les der- niers six mois de navigation.

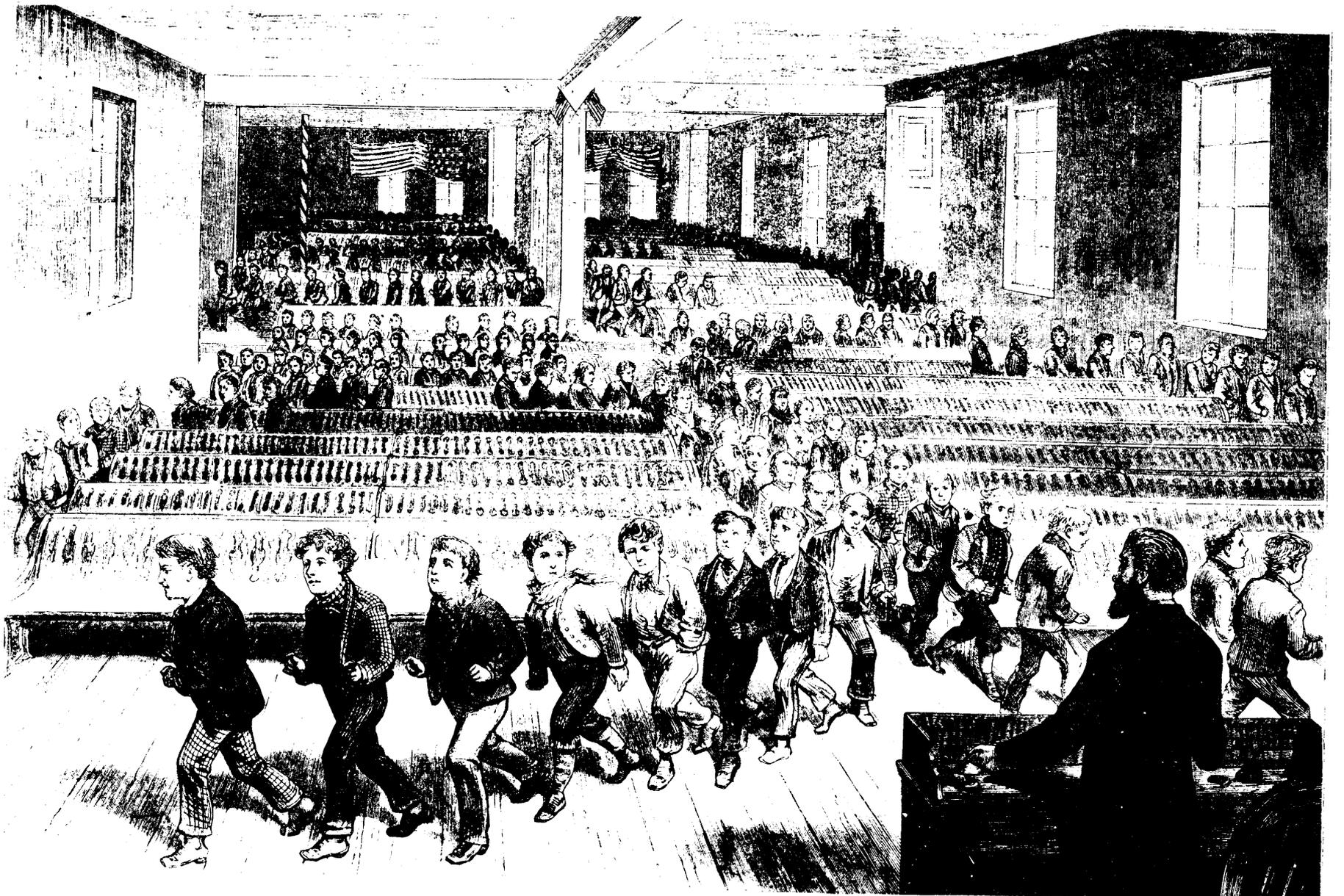
Monseigneur fit remarquer qu'après des dé- penses d'une telle extravagance pour un objet presque inutile et très-souvent nuisible, il n'est pas surprenant que la gêne et la misère se fas- sent sentir quelque part. Cette révélation a paru si extraordinaire à un grand nombre de personnes que beaucoup n'auraient pas voulu y ajouter foi, si elle n'avait pas été faite par une bouche aussi autorisée que celle de Mgr. La- flèche.

LE SERMON INTERROMPU.— Cela provient de l'enrouement; voilà la remarque que l'on ent- tend souvent faire en revenant de l'église. Les prédicateurs devraient faire usage des TROCHITES PULMONAIRES DE WINGATE: Elles guérissent l'enrouement d'une manière instantanée.



TENUE DE CAMPAGNE D'HIVER DE L'ARMEE RUSSE

Officiers d'infanterie de la garde. Cuirassier. Hussard. General. Officier d'état-major. Ulians de la ligne. Dragon. Cosaque du Caucase. Cosaque du Don. Train des équipages.



NEW-YORK: EXERCICE DES ENFANTS DES ÉCOLES POUR LEUR APPRENDRE A SE SAUVER EN CAS D'INCENDIE

LA GUERRE AU BON DIEU

Vrai ! Je n'en reviens pas, le voyant de mes yeux, A peine si j'y crois. Quoi ! tant de furieux Pour insulter au ciel, s'attaquer à l'Eglise ! O comble de folie, ou comble de sottise ! Comme l'a dit si bien un illustre orateur : " N'est-ce pas insensé, douter du Créateur. " Et nier le bon Dieu, le Dieu cher à sa mère ? " Puis, si souvent la vie est douloureuse, amère, Il nous faut la traîner comme un pesant fardeau, Marchant vers l'avenir voilé d'un noir rideau. Là-bas, mais qui du moins par instants se colore Pour nous par un reflet de la divine aurore, Par delà le tombeau, gonfle toujours béant, L'espérance nous rit. Ce n'est pas le néant Que l'on craint. Saluons l'âme sainte et nouvelle Et le rayonnement d'une joie éternelle ! Quand on a tant souffert et de l'âme et du corps, Et qu'un homme, on croit, pour prix de longs efforts, Avoir gagné le ciel, suprême récompense, Ces gens nous viennent dire : " Oh ! l'ignorant qui pense " Qu'après le dernier jour il est un lendemain, Et qu'il est autre chose au terme du chemin " Que cet affreux trou noir qu'on appelle la tombe, " Où tout va s'engloutir ! Tant pis pour qui succombe " Sans avoir eu sa part de bonheur ici-bas ; " Lui-même il s'est volé, car le reste n'est pas. " Le monde entier l'a cru, comme l'ont cru nos pères, " Mais, bast ! tous ces gens-là se leurreraient de chimères. " Plus absurde entre tous nous paraît le chrétien ! " Ne songeons qu'à bien vivre et jouir ! " — Oui, très-bien !

Mais, vains mots, tout cela ! Où donc la jouissance Si je suis pauvre ou bien si, depuis la naissance, J'ai vécu de régime et traîné un corps chétif, Ou, jeune et fort, deviens tout à coup maladif ? A l'homme qui gémit sur la fatale couche, En proie aux maux cruels, et la plainte à la bouche, Comme on est bien venu de dire : " Egayez-vous ! " Car après c'est trop tard ! " Au malheureux époux Qui voit mettre au cercueil sa femme idolâtrée, Et baigne de ses pleurs la dépouille sacrée, A l'infortuné père, à Rachel sanglotant Apres l'un berceau vide ou qui, dans un instant, S'est vu ravir son fils à la fleur des années, Dirait-on : " A quoi bon ces plaintes surannées, " Comme ces vaines espoirs ! Pourquoi planter des croix ? " Lever les yeux au ciel ! On ne meurt qu'une fois " Et l'on meurt tout entier ! " — Oh ! l'aimable parole, Dans les poignants chagrins comme cela console ! Et quand je sens mon cœur à ce point révolté, N'est-ce pas qu'un tel mot ment à la vérité ? Ou bien il faut, fermant les yeux à l'évidence, Oui, nier la douleur comme la Providence, Et, plutôt que Jésus, divin Révélateur, En croire aveuglément le vil blasphémateur !

BATHILD BOUNIOL.

NOUS SOMMES AU BAL

MAIS OU DONC ?

C'était au commencement de janvier. Neuf heures du soir sonnaient à ma pendule. Ma modeste toilette de bal achevée, j'attendais les pieds sur les chenets que le cahibiolet de places que j'avais envoyé chercher arrivât. Ma porte s'ouvre brusquement. Je reconnais un de mes nombreux cousins, François Lavinée, fils unique d'un petit propriétaire de province. Emigré depuis six mois de Coulanges, sa ville natale, il fonctionne dans la capitale en qualité de clerc au fond d'une étude d'avoué.

Après un serrement de main échangé : — Je joue de malheur, s'écrie-t-il, ta toilette me relève des projets de sortie. Moi qui comptais m'établir ce soir au coin de ton feu, et fumer de ton tabac turc dans une de tes pipes algériennes, en attendant l'ouverture des bals masqués.

— Nous ferons mieux. Nous allons passer chez toi, où tu t'habilleras promptement, et je te conduirai dans une soirée.

— Volontiers. Malgré tes goûts de demi-savant, d'homme à bouquins, tu ne laisses pas que de voir le beau monde, je te sais de belles connaissances.

— J'ai la manie d'entretenir des relations dans toutes les classes.

— Je ne puis manquer de me former en t'accompagnant. Où allons-nous ? Dans quelque grosse maison ?

— Hé ! hé !

— Chez un avoué peut-être ? Je suis de tous les samedis que donne mon patron.

C'est superbe vraiment.

— Ce n'est pas chez un avoué.

— Un agent de change, un gros bonnet de la finance ? on me donne à espérer que l'hiver prochain je pourrais bien être présenté...

— Ce n'est pas non plus un personnage de la finance.

— Alors je ne vois pas... à moins que ce ne soit à l'Élysée.

— Je te conduis chez un boucher.

— Il est joli celui-là !

— Je te répète que je suis invité ce soir chez un boucher, et j'offre de t'y présenter.

— C'est une mauvaise plaisanterie.

— Je ne plaisante nullement. J'ai pour habitude d'estimer les hommes selon que des rapports avec eux peuvent m'instruire ou m'amuser, et non d'après la profession

dans laquelle il leur a plu d'intéresser leurs capitaux. Aujourd'hui je suis curieux de voir.

— Je me figure ton bal de boucher : un Polyphème et sa robuste femelle faisant les honneurs en tablier et en sabots garnis de paille ; des cuves de suif embrasé pour éclairer l'autre : comme rafraîchissements, des tartines à la moelle et des côtelettes de présalé pour les demoiselles ; des têtes de veaux, des pyramides de gigots, d'éclanches pour les dames ; des arpent de gras double, des montagnes d'aloiaux, de poitrines, de culottes pour les cavaliers ; comme orchestre, les mugissements, bêlements, beuglements des victimes dont on attire le crâne jusqu'à l'anneau fatal, et pour marquer la mesure le son lourd du maillet qui s'abat. Rien que d'y penser, je crois sentir mes jambes flageoller sur un parquet de graisse ; mon diner d'il y a deux heures, mon maigre diner de trente-deux sous se fige dans les profondeurs de mon estomac.

— Tu me permettras...

— Je ne permettrai rien. Un bal de boucher !

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant.

— Ta tirade éloquente n'avait ébranlé : cette logique confondante qui prévient l'objection et l'écrase dans l'œuf, achève de me convaincre. Je renonce au bal.

— A la bonne heure.

— Je te conduis dans une autre maison.

— Chez qui ?

— Chez M. Ledoux, un homme pour qui je sens une véritable estime. Le hasard nous a mis en relation depuis peu. C'est la première fois que je le verrai chez lui.

— Que fait-il ?

— Je n'ai jamais causé avec lui de sa profession.

— Ce sont de ces choses qu'il est facile de deviner. Chaque profession a son vernis, son odeur.

— On risque de se tromper.

— Lorsqu'on manque de tact, d'instinct d'observation...

— Tu crois.

— Je ne suis à Paris que depuis six mois. Eh bien ! que j'écoute dix minutes causer notre maître de maison, et je me charge de t'apprendre quel est son état. Rien qu'à sa mise, à l'inspection du mobilier de son appartement, je parie le dépister, eût-il intérêt à s'enlaidir d'une triple couche de mystère.

— Je ne suis pas fâché de te mettre à l'épreuve ; promets-moi que tu ne t'aideras que de ton tact et de ton instinct d'observation.

— C'est convenu.

— Que tu t'interdiras auprès de qui que ce soit toute question, même la plus indirecte, qui aurait pour but de provoquer des renseignements.

— J'en donne ma parole.

— Il se fait tard, partons.

* * Arrivés dans le salon de M. Ledoux, les présentations accomplies et quelques danses :

— Ce bal a très-bonne façon, me dit mon cousin : des domestiques avec des boutons à chiffre, sur les plateaux du punch et des glaces, des cavaliers qui ont une tenue satisfaisante, tous gants jaunes et beaucoup de souliers vernis ; des danseuses jeunes et charmantes, toutes des camélias à la main, et beaucoup d'éventails vrais chinois. C'est absolument comme chez mon patron. Nous sommes du bon côté de la ligne d'Equateur social, nous voyons en pleine profession libérale.

— Mon cher, les souliers et les éventails se vernissent, le punch et la bougie brûlent et coulent pour tout le monde. Au collègue l'archet du maître à danser redresse les jarrets fléchissants de l'héritier du tailleur ; la fille de l'épicier apprend à régler ses bonds aux sons de la pochette dans le réfectoire d'un pensionnat ou dans l'arrière-boutique paternelle. Paris compte trois mille professeurs de grâces, qui courent le cachet depuis cinq francs jusqu'à dix sols. Crois-moi, ne te prononce pas encore. Va bride en main.

— Ce qui est tout-à-fait concluant, c'est le joli ton de la maîtresse de la maison.

— Elle a des manières naturelles et gracieuses, surtout cette politesse du cœur, la seule dont je fasse cas, celle qui ne peut s'acquérir, qui suppose de l'esprit joint à de la bienveillance. Cependant je me défie du luxe de son piano. Ce clavier en nacre de perle, cette surcharge de dorures, sont un grave délit contre le bon goût. Crois-moi, ceci est suspect. Elle semble menacée d'une maladie de langueur. J'ai entendu prononcer le mot *anévrisme*, un mal de personnes tout à fait comme il faut.

— Reste de plus en plus sur tes gardes. La médecine constate aujourd'hui la floraison de l'anévrisme à tous les étages, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la mansarde. De ce que nous voyons jusqu'ici nous n'avons rien à conclure pour la profession de M. Ledoux, attaquons directement sa personne.

— Oh ! lui, avec l'ironie légère de son sourire, j'en fais un homme d'intelligence et de beaucoup d'intelligence. Ce n'est point un avoué ; Dieu merci, je les connais tous, mais il se rattache nécessairement à l'avoué. Cette grande tournure, belle quoique déjà austère à trente-cinq ans, sont le Palais. M. Ledoux, M. Lenoux, votre bras sait ce que pèse une liasse de dossiers ; vous n'êtes ni avoué ni clerc d'avoué, mais vous êtes avocat.

— Et moi je parie que non. Tu viens ainsi que moi de l'entendre causer.

— Oui, j'ai recueilli de lui, sur des thèses générales de législation et de politique, des choses d'un grand sens et fort bien dites.

— A-t-il, comme messieurs les avocats, de ces grandes queues de phrases, toujours les mêmes, sur lesquelles les gens faisant métier d'improvisation prennent leur point d'appui pour s'élaner d'un syllogisme à un autre, à peu près comme les montagnards pèsent sur leur long bâton ferré pour sauter de roc en roc ? Lorsqu'il discute, jette-t-il ses poignets dans l'espace, comme un homme habitué à lutter contre de lourdes manches qui tendent sans cesse à recouvrir ses mains ? Porte-t-il la tête en avant et le cou tendu, comme un homme habitué à lancer sa parole de bas en haut jusqu'à un tribunal ?

— Alors ce doit être un juge.

— Il porterait sa tête constamment en arrière, comme un personnage habitué à laisser tomber une sentence de haut en bas. Il s'interdirait toute finesse et toute variété d'inflections. La voix d'un juge n'a qu'une corde, et la plus grave possible. L'idéal pour lui, c'est d'arriver à réciter sur une seule et même note : *Ordonne la mise en liberté ou condamne à la peine de mort*. Mettons de la patience dans notre recherche et rapprochons-nous du sujet à observer.

Un petit cercle s'était retranché dans un coin à l'abri des jambes des danseurs. M. Ledoux y prenait part à une discussion sur une question d'hygiène publique. Son raisonnement brilla encore par le sens et la clarté.

— Comment ai-je pu tâtonner si longtemps ? me dit le jeune naturel de Coulanges ; il n'y a nul doute, M. Ledoux est médecin.

— J'affirmerais le contraire ; dans la discussion il a toujours dit *air* et jamais *arygène*, *migraine* et jamais *céphalagie*. D'ailleurs, depuis le commencement du bal, l'as-tu vu s'occuper une seule fois de constater à quel degré de Réaumur s'élevait la température du salon ?

— J'ai tort... Et le malheureux s'en fut chercher dans les joies d'une contredance l'oubli de ce nouvel échec.

* * Plus tard je le rejoignis dans un cabinet de travail attenant au salon. Il considérait dans une sorte de rêverie les livres de la bibliothèque. Enfin rompant le silence :

— Cette collection, murmura-t-il, est loin d'avoir été formée au hasard ; un goût assez sévère y a présidé. M. Ledoux est philanthrope et lettré, sa profession est d'écrire.

— Quelle calomnie ! le monosyllabe *moi* persiste-t-il sur ses lèvres, plus opiniâtre que sur les nôtres, à nous modeste vulgaire ? L'excellent homme coud-il régulièrement, en guise de prospectus, au bas de chacune de ses phrases, cette ingénieuse réclame : Ainsi que vous avez pu voir

dans tel de mes ouvrages ; ou encore : Ainsi que je l'ai démontré victorieusement page tant !

Le jour menaçait bientôt de paraître, et l'imagination de mon cousin refusait de le servir mieux. Cependant notre bonne étoile amena à quelques pas de nous M. Ledoux et d'autres interlocuteurs. Nous étions à même d'entendre la conversation. " Oui, messieurs, disait l'homme énigmatique, le vivant logographe : l'entrepôt général de tannerie pour toutes les peaux de Paris va bon train. Demain on rédige la loi à présenter aux chambres. C'est l'affaire d'une séance du conseil. Mes raisons ont triomphé. "

Là-dessus mon cousin François, en poussant un long soupir de satisfaction : — Que Dieu te récompense, homme de bien, qui viens enfin de te trahir toi-même ! Je suis sang et eau... Force m'allait être d'y renoncer ; car voilà le dernier galop terminé, et tout le monde cherche ses manteaux. Nous ne partirons donc pas sans avoir deviné.

— Je le crois bien, la tannerie, les peaux t'ont mis sur la voie.

— M. Ledoux est un haut fonctionnaire.

— Ah ! ah ! ah !

— Tu en doutes ?

— As-tu surpris un instant sur sa face cette teinte de grave préoccupation, cette contraction inhérente aux traits et au sourcil du plus minime Jupiter tonnant du pouvoir ?

Nous nous préparions à descendre l'escalier.

M. Ledoux, du haut du palier, jeta un adieu à une personne déjà en bas, puis sa voix passant de l'accent flûté à l'explosion de la colère : " Cet imbécile (je dois à mon cousin et à moi cette justice qu'il s'adressait non pas à l'un de nous, mais à un homme en tablier qui, sa casquette à la main, se tenait dans un coin du palier) ; cet imbécile ! venir me demander par lequel il doit commencer ! Retrouvons la queue de chaque animal, et voyez lequel est marqué A. " Puis se tournant vers nous et nous touchant la main : " C'est bien aimable de votre part de ne vous être retirés que les derniers. Que le ciel vous accorde dans votre partie des aides de camp plus intelligents que les machines à qui j'ai affaire dans la mienne ! Je vous souhaite le bonsoir, ou plutôt le bonjour ! " Et il rentra dans l'appartement.

— Eh bien ! mon cher, mécriai-je en gagnant la porte cochère, ton esprit est-il encore à la torture ?

— Plus que jamais.

— La réprimande avait cependant un son assez clair.

C'est un mystère qui va s'assombrissant de plus en plus.

— Range-toi, faisons place à cette calèche qui rentre.

— Quel joli attelage gris pommelé. Mais vois donc cet homme qui dort dans la voiture un masque à la main, affublé d'une casaque de paille.

— Je le connais.

Ici deux domestiques abattirent le marche-pied. Le jeune homme, à la suite de trois ou quatre bâillements, étendit les bras, présenta les jambes l'une après l'autre et glissa plutôt qu'il ne descendit jusqu'à terre. Peu à peu ses yeux s'ouvrirent, et son regard rencontrant le mien : " Eh ! eh ! vous quittez le bal de mon frère, vous autres, moi je n'ai jamais pu me décider à y rester, quoique de la maison. J'arrive de Frascati. Un monde fou, une joie, un tapage d'enfer. Quarante habitués du cercle, ce qu'il y a de mieux en chevaux ; tout cela costumé en paillasses, en macaires, en savetiers. Nous avons rossé trois municipaux. Je vais me coucher, car je ne me sens pas bien. Voilà quatre ou cinq jours que je porte mal le vin de Champagne : au revoir. "

François Lavinée demeurait abasourdi. L'apparition de l'élégant frère de M. Ledoux le jetait dans un dédale inextricable de nouvelles combinaisons.

— Décidément, s'écria-t-il avec désespoir en franchissant la porte de la rue, il est écrit que je saurai rien. L'attelage gris-pommelé, la marque A, la queue qu'on retrouve, c'est à en perdre raison. Au

diable le métier de devin! Décidément j'y renonce
 --Vrai!
 --En honneur.
 --Lève les yeux et lis:--Je lui montrai au-dessus de sa tête une enseigne portant ces mots: *Ledoux, boucher.*

A travers la grille qui fermait le devant de la boutique, il put voir le diligent M. Ledoux en veste et en pantalon de molleton gris donnant des ordres à ses garçons!

--Je n'en puis croire mes yeux.
 --M. Ledoux, fils d'un boucher fort riche, a reçu une éducation parfaite. Doué en outre d'un sens exquis, il est un des hommes les plus éclairés et les plus indépendants de son arrondissement. Il est l'auteur d'une proposition fort sage, que le conseil d'Etat est sur le point de convertir en projet de loi, au sujet d'un entrepôt de tannerie.

--M. Ledoux est un phénomène.
 --Le frère de M. Ledoux qui, héritier d'une grande fortune gagnée dans le bas commerce, court en toute hâte se froter au vice élégant, et consomme cette fortune en luxe vaniteux et en orgies, est le type commun du parvenu. M. Ledoux continuant avec honneur le métier de son père, y déployant une intelligence supérieure et un esprit d'amélioration qui tournent au profit de la chose publique, et parvenant, malgré la défaveur apparente qui s'attache à ce métier, à se créer par son mérite utile, et non par de folles profusions, des rapports avec les classes au-dessus de la sienne, est un phénomène digne d'un véritable intérêt.

SAINT-GERMAIN.

LES ÉCHECS

Nous serons heureux de recevoir des problèmes n'ayant pas encore été publiés, ainsi que des solutions à ceux que nous publierons.
 Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trépo, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

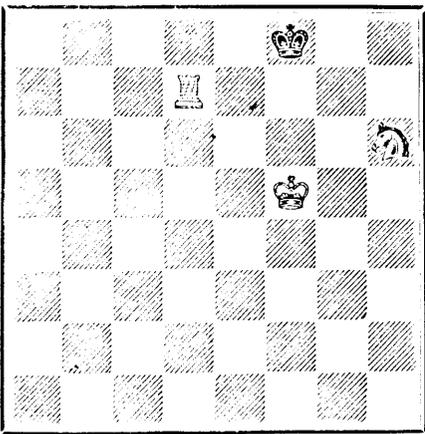
Le "Montreal Chess Club" a eu l'honneur d'avoir la visite du célèbre joueur d'échecs d'Angleterre, M. Bird, qui a séjourné quelque temps aux États-Unis et est actuellement en visite au Canada. Il a assisté à plusieurs réunions et a joué quelques parties avec les membres présents. M. Bird est sans contredit l'un des meilleurs joueurs d'échecs de ce côté de l'Atlantique.

Nous désirerions de publier quelques-unes des parties qu'il a jouées.

Maintenant que chacun connaît les règles et la manière de faire mouvoir les pièces sur l'échiquier, nous allons commencer la publication des problèmes ainsi que des parties que nous publierons de temps en temps. Pour aujourd'hui, nous donnons la solution du problème ci-dessous, afin de faciliter le moyen d'écrire les solutions. A l'avenir, nous donnerons les solutions quinze jours après la publication des problèmes.

Pour épargner le temps et l'espace en écrivant les solutions, le nom des pièces peut s'abréger comme suit:--Pour le roi: R.; la dame: D.; le fou du roi: F. R.; le cavalier de la dame: C. D.; la tour de la dame: T. D.; le pion du fou du roi: P. F. R., et ainsi de suite, en ayant bien soin de donner les numéros des cases.

PROBLEME No. 1. Noirs.



Blancs.

Les blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Nous publions aujourd'hui une partie d'échecs qui a été jouée entre madame de Rémusat et Napoléon Ier, à Malmaison (France). Madame de Rémusat était la femme du comte de Rémusat et l'amie intime de l'impératrice Joséphine.

La partie et les notes sont empruntées à un vieux *Magazine* du temps.

Nous recommandons aux commençants de suivre ces parties avec attention sur l'échiquier, et d'en bien étudier les détails. C'est le moyen de parvenir à faire des progrès.

1ERE PARTIE.

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs.</i>
Madame de Rémusat.	Napoléon Ier.
1. P 3 de la D	C 3 F du R
2. P 4 du R	C 3 F de la D
3. P 4 F du R	P 4 du R
4. P prend le P	C D prend le P
5. C 3 F de la D	C R 5 C du R
6. P 4 de la D	D 5 T du R échec
7. P 3 du C	D 3 F du R
8. C 3 T du R (a)	C D 6 du F échec
9. R 2 du R	C pr. P de la D
10. R 3 de la D	C R 4 du R
11. R prend le C	F 4 du P
12. R " " F	D 3 C de la D
13. R 5 de la D	D 3 de la D échec et mat (b).

NOTES

(a). Le bon mouvement aurait été de: D 2 du R.
 (b). L'attaque est conduite avec beaucoup de vigueur.

SOLUTION DU PROBLEME No. 1.

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs.</i>
1. R 6 du F	R à sa case
2. T 5 de la D	R à la case du F
3. T 8 de la D échec et mat.	

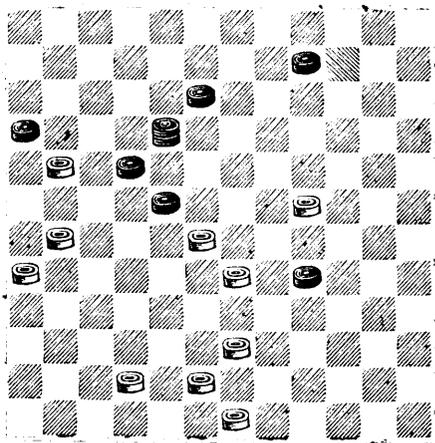
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLEME No. 59

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 57

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
56 49	17 30
37 32	26 50
58 52	59 46
42 36	30 41
69* 5* et gagnent	

Solutions justes du Problème No. 57

Montréal:--M. Ar. Peltier, C. Labelle, H. Robillard et J. Primeau.
 Sainte-Thérèse de Blainville:--Michel Jaminville.
 Les solutions de MM. J. Savard et P. Lefebvre ne sont point correctes.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison de 50 centias chaque.

NAISSANCE

A Rimouski, le 23 courant, la dame de Auguste N. Couillard, éer., marchand, un fils.

DÉCÈS

A Saint Sauveur, Québec, le 23 janvier dernier, M. Joseph Tourangeau, à l'âge de 71 ans.
 A Saint-Jean Chrysostôme, comté de Châteauguay, le 19 janvier 1877, à l'âge de 23 ans 6 mois et 18 jours, dame Cordélia Leseau, épouse bien aimée de M. A. T. Z. Santoir, marchand.

Histoire du Canada.

ŒUVRES COMPLETES DE

J. M. LEMOINE :

- QUEBEC, PAST AND PRESENT, Illustré et relié, \$2.
- MAPLE LEAVES pour 1863-4-5, 3 vols. Editions devenues très-rares.
- MAPLE LEAVES pour 1873, \$1.
- THE TOURIST'S NOTE BOOK.--Seconde Edition, \$0.25.
- LES OISEAUX DU CANADA, très-rare, \$5.
- ALBUM DU TOURISTE, \$1.
- MÉMOIRE DE MONTCALM VENGÉE.--rare, \$1.
- NOTES HISTORIQUES SUR LES RUES DE QUÉBEC, \$0.25.

DAWSON & CIE.,

BASSEVILLE,

QUÉBEC;

ou DAWSON BROS.,

MONTREAL.

AVIS AU PUBLIC

PERDU

LE

Six NOVEMBRE

UN PAQUET DE

Billets de Banque neufs de \$10

DE LA

BANQUE CONSOLIDÉE DU CANADA

(NON CONTRESIGNÉS)

Datés Montréal, 1ER Juillet 1876

La Banque n'a pas encore commencé à émettre des billets neufs.

Les seuls billets en circulation à présent sont les billets de la Banque de la Cité et de la Banque Royale Canadienne.

AVIS est par le présent donné au public que ces billets ne sont d'aucune valeur et que toute personne qui essaiera de les faire passer, comme des billets de banque sera poursuivie.

AVIS!

Canadian Mechanics' Magazine

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de:

"Illustrated Family Friend,"

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A LAIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

AUSSI

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE, RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le

Illustrated Family Friend

ET LE

PATENT OFFICE RECORD,

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

"ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE."

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR.

5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL. F. N. BOXER, Architecte, Rédacteur.

Le Mois des Grands Sacrifices.

PENDANT TOUT CE MOIS LA MAISON

A. PILON & CIE.

Vendra à des SACRIFICES ÉNORMES, pour faire place aux Marchandises du Printemps, la balance de ses Marchandises d'Hiver, ainsi que la balance des immenses stocks de banqueroute qu'elle a jetés sur le marché cet automne et qui ont fait tant de bien à ses nombreuses pratiques.

Les Réductions sont Enormes.

- Tous les Lingerie sont affreusement réduits!
- Tous les Taverds et Gros Draps sont affreusement réduits!
- Tous les Sealskins et Étoffes à Manteaux sont affreusement réduits!
- Tous les Étoffes à Robes sont affreusement réduits!
- Tous les Chapeaux et Articles de Modes sont affreusement réduits!
- Tout! Tout! Tout en un mot est affreusement réduit!

RECONNAISSANCE.

Pour remercier ceux qui voudront bien venir nous encourager, tout en profitant des immenses sacrifices que nous faisons, nous leur promettons

UNE MAGNIFIQUE RÉCOMPENSE

en proportion de leurs achats.

N. B.--Nos belles et bonnes marchandises ne sont pas surpassées en qualité, en richesse et en bon goût. Et si vous voulez voir le magasin le mieux tenu, le mieux assorti et qui vend les marchandises les plus riches et du dernier goût à bien meilleur marché que partout ailleurs, allez au magasin de

A. PILON & CIE.

615, RUE ST. CATHERINE, MONTREAL.

A l'Enseigne de la Boule Verte.

7-37-52-57

A. CHARBONNEAU Entrepreneur Menuisier

No. 10, RUELLE EVANS

ENTRE LES

Rues St. Urbain & St. Charles Borromée MONTREAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-52-85

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dis-sentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens 7-15-52-92

MAGASINS A LOUER.

DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS,

No. 9 ET No. 11, RUE BLEURY,

A LOUER.

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste.

AUSSI:

DEUX BONNES GRANDES CHAMBRES,

à l'angle des rues Craig et Bleury, pouvant servir pour Bureaux ou pour une Manufacture légère.

Possession immédiate.

S'adresser à

G. B. BURLAND.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY.

DEVINS, WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la malle à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.--Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.--Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 60 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Piules Cathartiques de Wingate.--Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Piules Nervo-Toniques de Wingate.--Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilèpsie, Choléra, Paralytie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.--Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.--Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Pommons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.--Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.--La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasés, Brûlés, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 50 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith. Nous avons seuls le contrôle dans la Puissance du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITEE.)

MONTREAL.

7-8-52-15